

LES RELIGIONS
ET LES
PHILOSOPHIES
DANS L'ASIE CENTRALE

PAR
M. LE COMTE DE GOBINEAU

ANCIEN MINISTRE DE FRANCE
EN PERSE, EN GRÈCE, AU BRÉSIL ET EN SUÈDE

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1900

Tous droits réservés

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE DE L'ÉDITEUR	v
I. — Caractère moral et religieux des Asiatiques.	1
II. — L'islamisme persan.	23
III. — La foi des Arabes. — Origine et développement du shyysme	41
IV. — Le soufysme. — La philosophie.	63
V. — Les libres penseurs. — Le contact des idées européen- nes	113
VI. — Commencement du bábysme.	141
VII. — Développement du bábysme	175
VIII. — Combats et succès des Bábys dans le Mazendéran . . .	195
IX. — Chute du château du sheykh Tebersy. — Troubles à Zendjan.	217
X. — Insurrection de Zendjan. — Captivité et mort du Báb. .	237
XI. — Attentat contre le roi.	273
XII. — Le livre et la doctrine des Bábys.	308
XIII. — Le théâtre en Perse	359
XIV. — Les tekyèhs ou théâtres	383
XV. — Les noces de Kassem	405
XVI. — Autres compositions théâtrales.	439
APPENDICE. — Le Livre des Préceptes.	461

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

Depuis une série d'années l'ouvrage du comte de Gobineau sur *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale* est épuisé sans qu'un de ses compatriotes ait eu la pensée de le remettre sous les yeux du public. C'est un auteur allemand qui réédite aujourd'hui le livre de l'illustre Français.

Le fait est assez extraordinaire pour mériter une explication.

Si je disais que le génie est de tous les pays et dépasse de beaucoup les frontières nationales, je n'aurais donné de mon entreprise qu'une raison banale et insuffisante. Mon désir est de justifier mon intervention dans l'accomplissement d'un devoir dont j'eusse laissé volontiers l'initiative et l'honneur à un Français. Je dirai donc ce qui m'oblige à l'assumer.

Il y a dix ans que je commençai à m'occuper sérieusement du comte de Gobineau. Au premier coup d'œil, je reconnus en lui un des plus éminents penseurs de notre époque. Je m'imposai donc la tâche de répandre ses idées et ses écrits par tous les moyens dont je pouvais disposer. Je publiai successivement une traduction alle-

mande des *Nouvelles Asiatiques*, de la *Renaissance* et de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*. Ces livres obtinrent en Allemagne un succès rapide. La sympathie chaleureuse, l'admiration profonde que leur témoignèrent mes compatriotes furent une première récompense de mon effort. Beaucoup d'entre eux rangèrent M. de Gobineau parmi les premiers écrivains du XIX^e siècle. J'eus même la satisfaction de voir cette opinion partagée par quelques étrangers de marque. Le désir de connaître un tel homme tout entier et d'étudier tous ses ouvrages se faisait de plus en plus sentir, mais plusieurs de ses livres étaient épuisés et introuvables. Pendant un séjour à Paris, je fis même la découverte attristante que le comte de Gobineau était, sinon oublié, du moins complètement délaissé par la France d'aujourd'hui. Sauf quelques exceptions honorables, on ne l'avait pas lu, on le connaissait à peine. Il était dédaigné par la science officielle, inconnu du grand public¹. Ses ouvrages encore en vente ne trouvaient que de rares acheteurs et aucun éditeur ne se souciait de réimprimer les autres.

C'est à cette époque que je résolus d'avoir recours à la *Société Gobineau* que j'avais fondée en 1894. Le premier but de cette association fut de rassembler les fonds nécessaires pour les éditions allemandes; le second — celui dont je m'occupe présentement — est la réimpres-

1. La littérature sur le comte de Gobineau est malheureusement très pauvre en France. Je tiens néanmoins à signaler deux excellentes esquisses biographiques, l'une en tête de la 2^e édition de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* (Paris, Didot, 1884), l'autre en tête de l'édition posthume d'*Amatis* (ib., Plon, 1887).

sion des œuvres épuisées et la publication des œuvres posthumes du comte de Gobineau.

J'ajoute en passant qu'il m'a été donné, il y a quelques années, de feuilleter et de mettre en ordre ses papiers inédits et sa correspondance. J'ai pu m'assurer que là encore il y avait de grandes richesses à exploiter. Mais la question principale qui se pose aujourd'hui est celle-ci : La France veut-elle abandonner à tout jamais un de ses fils les plus glorieux ? J'aime mieux croire à la prédiction d'un de mes amis français qui me disait un jour : *Son heure viendra !*

Si Gobineau est aujourd'hui presque oublié dans son pays, il n'en fut pas toujours ainsi. Des juges autorisés lui ont rendu justice jadis. L'Académie Française a couronné son chef-d'œuvre, la *Renaissance*, en lui accordant le prix Bordin. Le livre que nous republions en ce volume fut accueilli en son temps avec un véritable enthousiasme. Les deux premières éditions s'épuisèrent rapidement et M. Barbier de Meynard fut l'interprète de la vraie science et de l'élite littéraire en disant : « Je ne connais pas d'écrivain européen qui ait aussi bien compris l'Orient moderne et qui le représente avec un coloris aussi puissant » (*La poésie en Perse*, p. 70).

Regardez-y de près, lisez les œuvres de cet homme, et vous reconnaîtrez que le mot si juste de M. Barbier de Meynard peut s'appliquer, *mutatis mutandis*, tout aussi bien au penseur et à l'écrivain qu'à l'orientaliste.

Gobineau fut un voyant qui, par sa pénétration, a compris mieux que tant d'autres la vie et l'histoire de

l'humanité et dont les idées et les découvertes sont destinées à éclairer l'avenir.

Si certaines de ces idées et certaines de ses œuvres sont en opposition avec les tendances politiques et sociales qui prédominent dans la France actuelle, il en est d'autres qui sont homogènes à l'esprit français et en pleine harmonie avec ses plus hautes aspirations. A ma grande joie, plusieurs savants français de premier ordre m'ont confirmé dans cette opinion et m'ont promis leur concours pour rendre une justice tardive à cet homme qui est resté pour la masse des lecteurs un grand méconnu ou un grand inconnu. Rendre cette justice aussi complète et aussi éclatante que possible serait une belle tâche pour les meilleurs esprits de la France. L'Allemagne ayant pris les devants, ce mouvement établirait une sorte d'émulation généreuse entre les deux pays dans laquelle la France ne voudra pas rester en arrière.

Il ne me reste que peu de mots à dire sur l'ouvrage qu'il nous est permis de présenter aujourd'hui au public grâce à la libéralité de quelques-uns des membres français de notre société. Il se recommande au premier abord par la grande autorité de l'auteur dans le sujet qu'il traite et par sa verve entraînante. La Perse est en effet le domaine propre de M. de Gobineau et une de ses plus belles conquêtes intellectuelles. Les années qu'il y passa (de 1855 à 1858 et de 1862 à 1864) comptent parmi les plus fécondes de sa vie si riche et si variée. Il est vrai qu'on ferait mieux de lire le livre sur l'*Asie centrale* après son précurseur *Trois ans en Asie* dont il n'est en

quelque sorte que le complément. Sans cela, on le trouverait peut-être un peu disproportionné, certaines matières y étant traitées avec plus d'exubérance que les autres. Mais on ne doit pas perdre de vue que Gobineau a été le premier qui ait parlé de ces matières-là, comme par exemple des bābys et du bābysme. La manière quelquefois un peu légère dont il les traite s'accorde très bien avec le milieu oriental où, d'après ses propres paroles, « des historiettes sont aussi des documents ». D'ailleurs de tels détails ne diminuent en rien la grande portée de l'ensemble. On ne sait même pas ce qu'il faut le plus admirer dans cette œuvre, ou l'ampleur des vues, la profondeur des observations, l'abondance et la solidité des connaissances ou le charme des tableaux et des causeries nonchalantes. Grâce à ces qualités, le livre a conservé toute sa fraîcheur. Quant à son actualité, elle est aujourd'hui plus grande qu'au moment de son apparition. La pénétration croissante des nations de l'Europe en Asie, leur curiosité pour cette mère de nos religions et de nos philosophies ont confirmé de plus en plus les paroles du comte de Gobineau :

« Si l'on réfléchit que nos rapports de toute nature avec les peuples qui occupent les parties orientales de notre globe deviennent chaque jour plus nombreux, plus féconds, et que nos intérêts, les matériels comme les politiques, les plus relevés comme beaucoup de ceux qui le sont moins, sont engagés et le deviendront chaque jour davantage dans de telles questions, on admettra tout à fait non plus seulement l'opportunité, mais bien l'utilité directe et pratique de connaître le mieux pos-

sible la conscience intellectuelle et morale de ces peuples... Je ne crois donc pas me placer en dehors des nécessités générales de ce temps, ni faire un livre de pure spéculation en venant analyser d'aussi près et aussi bien que je le pourrai les notions religieuses, philosophiques, morales et même les habitudes littéraires actuelles des peuples de l'Asie centrale. »

Au plaidoyer éloquent de l'écrivain pour son œuvre me sera-t-il permis d'ajouter un vœu personnel? Ce livre, en son temps, a frayé aux savants et aux penseurs de l'Occident une large voie dans un domaine presque inconnu. Puisse-t-il maintenant frayer à son auteur un chemin pareil dans l'âme et dans l'esprit de ses compatriotes et puisse la France rendre enfin à l'un de ses enfants le juste tribut d'une sympathie et d'une gloire qu'il a méritées comme peu d'autres.

Fribourg, Grand-Duché de Bade,

30 octobre 1899.

L. SCHEMANN.

LES
RELIGIONS ET LES PHILOSOPHIES
DANS L'ASIE CENTRALE

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRE MORAL ET RELIGIEUX DES ASIATIQUES

Tout ce que nous pensons et toutes les manières dont nous pensons ont leur origine en Asie. Il est donc intéressant de savoir ce que l'Asie pense encore et comment elle le fait; une curiosité de ce genre se trouve déjà assez justifiée par les motifs que j'en allègue, du moins pour les hommes qui aiment à ne pas perdre de vue les traces de l'histoire. Mais si l'on réfléchit que nos rapports de toute nature avec les peuples qui occupent les parties orientales de notre globe deviennent chaque jour plus nombreux, plus féconds, et que nos intérêts, les matériels comme les politiques, les plus relevés comme beaucoup de ceux qui le sont moins, sont engagés et le deviendront chaque jour davantage dans de telles questions, on admettra tout à fait, non plus seulement l'opportunité, mais bien l'utilité directe et pratique de connaître du mieux possible la conscience intellectuelle et morale de ces

peuples, que, bon gré mal gré, nous voulons instituer nos associés.

Avoir affaire aux nations sans les connaître, sans les comprendre, c'est bon pour des conquérants; moins bon pour des alliés et même pour des protecteurs; et rien n'est plus détestable et plus insensé pour des civilisateurs, ce que nous avons la prétention d'être.

Je ne crois donc pas me placer en dehors des nécessités générales de ce temps, ni faire un livre de pure spéculation en venant analyser d'aussi près et aussi bien que je le pourrai les notions religieuses, philosophiques, morales et même les habitudes littéraires actuelles des habitants de l'Asie Centrale. Peut-être les résultats que je vais présenter et les considérations auxquelles ces résultats donneront lieu pourront-ils fournir l'explication de beaucoup de faits qui, jusqu'à présent, semblent être imparfaitement compris, en admettant même qu'ils le soient un peu.

Ce qui importe avant tout, dans cette étude, c'est de considérer la vraie nature du génie asiatique.

Lorsqu'un Européen embrasse une doctrine, son intelligence se porte assez naturellement à renoncer à tout ce qui n'y appartient pas, ou du moins à ce qui produirait un contraste trop marqué. Ce n'est pas qu'une telle opération soit chose facile ni simple. Si l'on parvient assez aisément à reconnaître que le noir et le blanc sont incompatibles et que, pour conserver l'une ou l'autre de ces couleurs dans un état désirable de pureté, il importe de l'isoler et de supprimer sa rivale, l'esprit possède rarement l'énergie suffisante pour rendre la séparation aussi absolue qu'elle devrait être, et il conserve le plus souvent un peu de l'opinion qu'il n'a plus, ou même encore

de l'opinion qu'il n'a pas. Il est possible dans des déclarations claires, nettes, de rejeter tels ou tels dogmes, mais il ne l'est pas autant de se soustraire à telles ou telles conséquences de ces mêmes dogmes, à des notions qui n'existeraient pas sans eux : en un mot, le nombre des consciences résolument blanches ou noires est rare partout ; ce sont les grises qui se rencontrent le plus fréquemment.

Toutefois, je le répète, il faut convenir que, de tous les peuples qui furent jamais, ceux de notre partie du monde, je dis nos contemporains, sont encore ceux qui ont réussi davantage à se donner des croyances d'apparence homogène. Il n'en va pas de même des Asiatiques. Ils sont tellement loin d'un pareil résultat, qu'ils n'en conçoivent même pas l'utilité ; ils lui tournent le dos et leur préoccupation est moins de chercher, ainsi que nous, un état de vérité bien circonscrit, bien déterminé, clos de murs, garni de sauts de loups infranchissables à l'erreur, que de ne pas laisser échapper une seule forme, une seule idée, un seul atome de forme ou d'idée perceptible à l'intelligence ; voilà ce qu'ils estiment être la vérité ; les antinomies ne les effarouchent pas, l'immensité des terrains les ravit, le vague des délimitations ou plutôt l'absence de bornes leur semble de première obligation, si bien que, quelle que soit la thèse soutenue devant eux, cette thèse sera importante et digne de leur sympathie, non pas suivant la mesure de l'élan qu'on y remarquera vers l'exactitude, mais suivant la minutie de la recherche attachée à quelque point négligé jusqu'alors, et que sa subtilité permet de faire, sinon même entrevoir, au moins rêver.

C'est l'usage immodéré de la méthode inductive qui a

amené cette disposition morale. Elle a aiguisé les intelligences très finement, mais, en même temps, elle les a trempées d'une sorte de scepticisme inconscient qui résulte du besoin même de ne pas mettre de bornes à la curiosité métaphysique. Elle a montré tant de choses diverses, elle promène si bien les imaginations au milieu des paysages les plus variés, elle est toujours si disposée à les conduire au fond des abîmes après les avoir fait planer au plus éthéré des hauteurs, qu'il ne reste plus ni l'envie, ni le besoin, ni le temps de s'attacher définitivement à aucun des résultats qu'elle présente. On se laisse bercer dans cette vague atmosphère, ou mieux, l'on éprouve sans cesse le sentiment qui fait marcher avec joie les voyageurs dans certaines contrées de montagnes; le chemin est étroit, sans horizon, la route invisible; les rochers s'élèvent à droite et à gauche, menaçant de dérober la vue du dernier lambeau d'azur qui domine leur sommet; on ne sait comment on sortira; on avance pourtant, et enfin le passage se montre; puis nouveaux doutes, nouvelle issue, et bientôt l'on ne marche plus pour avancer, mais seulement pour le plaisir de dénouer la perpétuelle énigme de la route.

Ainsi des Orientaux et de leurs horizons philosophiques. Nous dirions, et non sans justesse, que l'habitude où est leur jugement de se livrer sans fin ni trêve à une gymnastique aussi exagérée a dû le disloquer. C'est la vérité pure; ils sont pleins de feu et d'une facilité d'intuition la plus alerte et la plus adroite du monde; ils excellent, comme on dit, à fendre un cheveu en quatre, et de ces quatre intangibles ils feront un pont qui portera voiture; ils verront matière à des méditations sans limites, non sans valeur, sur la notion la plus minuscule;

mais il est certain, en même temps, que cette faculté morale que nous appelons le *bon sens* et qui, soit dit en passant, nous déprime pour le moins aussi souvent qu'elle nous guide, n'est pas chez eux en équilibre parfait avec leur puissance imaginative et leur rapidité de conception ; à vrai dire, le bon sens manque chez eux ; aussi n'en aperçoit-on guère la trace dans leurs affaires de quelque ordre que ce soit. Tout ce qui les mène et les pousse y est généralement étranger. Leur vie entière s'écoule à n'en faire presque aucun usage. Les grandes choses, peu communes partout, leur sont cependant plus accessibles et plus familières que les choses raisonnables.

Certes, rien n'est fâcheux dans la conduite des affaires positives comme ce vacillement perpétuel du jugement. Aussi voit-on, dans les siècles actuels, les Orientaux, qui ne manquent, assurément, pas plus de courage et de résolution que d'esprit, devenir, à tous les degrés, les victimes d'aventuriers européens coulés dans un métal bien inférieur au leur, mais plus rigide. Ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que cette infériorité, si fâcheuse pour eux, à notre avis, ne les affecte pas autant que nous serions portés à le supposer. Ce n'est pas dans les avantages de la vie matérielle, de la vie sociale ou politique que les Asiatiques ont placé l'idéal du souverain bien. La première de toutes les affaires, à leur sens, et je parle ici de la disposition générale parmi eux, c'est de connaître le plus possible et avec le plus de détails possible les choses supernaturelles. Toutes les nouvelles qu'on leur en apporte, quelle qu'en soit la source, ont du prix à leurs yeux. Pour peu qu'ils aient acquis en vous un certain degré de confiance, les Asiatiques sont disposés à vous livrer ce qu'ils savent de cet objet de leur souci en

échange de ce que vous savez vous-mêmes. Ils ont besoin du monde qu'on ne voit pas ; ils le sentent peser sur eux ; ils se débattent contre l'impression perpétuelle du mystère ; ils cherchent quelque chose au-dessus de la vie courante et, dans une agitation, dans une attente, dans un désir, dans une fièvre qui ne se calme pas, on les voit en alerte, leurs yeux cherchant à s'ouvrir sans mesure, regardant en l'air et partout, inquiets de la vie à venir bien plus que de tout ce qui est au monde. Ils ont peur de manquer Dieu ou même que Dieu les manque.

Si certaines classes de leur société étaient seules ainsi disposées, ce ne serait pas une grande merveille. Mais, encore une fois, le trait important, c'est que toutes les classes sont livrées au même démon, et on le sent aussi vif chez le dernier des muletiers que chez le premier des moullas. Chacun, à vrai dire, en Asie, a l'esprit ecclésiastique ; chacun aime à exposer, à démontrer, à prêcher et à entendre prêcher. Il n'est là personne, pas même tel mauvais garnement qui, à certains moments, ne sache prendre, non pas tant pour tromper autrui que pour s'édifier lui-même, *un ton de nez fort dévot* et déduire des considérations dogmatiques dont on ne se serait pas attendu à trouver même l'instinct le plus superficiel uni à cette chemise déchirée au cabaret, à ce poignard fanfaron et à ce bonnet de travers. Il ne faut pas non plus méconnaître qu'il ne s'agit pas ici de tels ou tels religieux, mais bien de tous les Asiatiques : les observations qui précèdent s'appliquent à la généralité, sans distinction de culte. Voilà donc que ces cultes, sans distinction, je le répète, sont rapprochés les uns des autres, en dépit de leurs divergences, par ces trois premières causes de sympathie : usage commun des méthodes in-

ductives poussées à l'excès, curiosité exagérée des faits théologiques, habitude de divaguer.

Il n'est de vraiment haineuse que l'opinion qui, pétrifiée en elle-même, ne parle pas. Les Indépendants de Cromwell, les Puritains de la Grande Rébellion étaient fort dangereux pour les catholiques, parce qu'aucune considération n'aurait pu amener ces sectaires à raisonner avec des gens condamnés une fois pour toutes. Mais quand on dispute, on discute et, quand on discute, on cause, et c'est ici le cas de répéter après le Maréchal de Montluc que ville qui parle et femme qui écoute sont près de se rendre. La passion des Orientaux pour les entretiens de philosophie et de religion les a accoutumés à tout entendre, et quand il est arrivé deux fois que le moulla le plus disposé à l'intolérance s'est rencontré avec des juifs, des chrétiens ou des guèbres, voire même avec des Baniens hindous, il se sent disposé à un certain calme, d'autant qu'avec la mobilité naturelle de son esprit il n'a pas manqué de conserver en sa mémoire une partie des arguments contraires à son opinion qu'il a entendu fournir, et il les garde moins pour réfléchir sur leur perversité ou leur débilité que pour chercher à en tirer quelque quintessence qu'il puisse mêler aux notions qu'il possède déjà. Ces sortes de combinaisons constituent un arrangement des plus usités. Les musulmans albanais se font un devoir de brûler des cierges à saint Nicolas. Les chrétiens mirdites consultent avec respect les derviches. Les femmes de Khosrova, en Chaldée, font des offrandes à Notre-Dame pour obtenir des enfants et, si leur vœu a réussi, elles ne manquent pas de se présenter à l'église, afin de remercier, et elles prennent soin de s'informer des rites qu'il leur faut accomplir afin de faire leurs

prières à la mode chrétienne, ce qui, suivant elles, montre mieux leur déférence et leur bonne volonté. A Pondichéry, le territoire n'étant pas très étendu, la conciliation est allée encore au delà ; non seulement les musulmans ont adopté des Hindous et des chrétiens l'usage des processions, qui leur est primitivement étranger et qu'ils ont pourtant rattaché tant bien que mal au culte parfaitement hétérodoxe de leurs saints, mais de plus les trois communions se font un devoir et un mérite d'observer leurs fêtes en commun et d'assister avec un égal recueillement à leurs solennités mutuelles. Dans le goût qui les rapproche, les communautés n'ont pas borné leur éclectisme à la pompe de processions absolument semblables. Les catholiques ont ajouté à leurs rites la représentation de drames religieux interminables qui, par le système dramatique dans lequel ils sont composés, ne permettent pas de méconnaître des copies des tazihs shyytes et surtout des représentations brahmaniques. Toutefois, ce que j'ai vu de plus complet, en fait de mélanges de dogmes, s'est présenté à moi au temple du feu, à Bakou. Ce sanctuaire, soit dit en passant, n'est nullement ancien comme on le suppose généralement. Il ne remonte pas au delà du xvii^e siècle, époque à laquelle de nombreux marchands indiens fréquentaient les cours des khans tatars de Derbent, de Goundjeh, de Shamakhy et de Bakou. Ce sont ces négociants qui se sont avisés de créer là des lieux de dévotion à leur usage. Les pénitents par lesquels ces lieux sont habités aujourd'hui n'ont plus aucune notion de religion positive. Tout s'est fondu, pour eux, dans la pratique d'une complète insouciance ascétique résultant d'un syncrétisme plus sceptique que croyant. Je retrouvai là un ancien ami que j'avais connu

plusieurs années auparavant, parcourant en pèlerin des contrées assez distantes. Mostanshah me fit assister à une sorte de service divin qui fut célébré dans une des cellules du temple avec accompagnement des petites cymbales guèbres; sur l'autel, à côté des divinités sivaïques, se montraient des vases appartenant au culte parsy, des images russes de saint Nicolas et de la Vierge et des crucifix catholiques; ces reliques si diverses étaient traitées avec un respect égal. Les pénitents, tous tant qu'ils étaient dans le temple, à cause de la chaleur des feux de naphte, se promenaient à peu près nus, bien qu'on fût à la fin de décembre. Mais leurs corps maigres ou plutôt décharnés ne paraissaient pas plus sensibles aux influences physiques que les âmes qu'ils renfermaient aux suggestions du sens commun. Mon ami ne me cacha pas que la qualification qui lui convenait, ainsi qu'à ses compagnons, était celle de *padri*, qu'il m'assura être le mot anglais signifiant « brahmane. » Il regrettait seulement que, depuis plusieurs années, il ne fût pas venu à Bakou un homme versé dans la science pratique des austérités, ce qui m'expliquait pourquoi je n'apercevais pas de martyrs volontaires. Du reste, il en prenait son parti comme de tout au monde. Son langage était devenu aussi bigarré que sa foi. Depuis que nous ne nous étions vus, il ne se contentait plus de parler persan avec un mélange de plusieurs dialectes hindous, il y avait ajouté un peu d'anglais, un peu de français, un peu de russe et beaucoup d'allemand, que lui avait appris un ouvrier livonien auquel il avait loué la moitié de sa chambre dans le temple, car il y a en face une fabrique de bougies dont les ascètes ne se montrent ni scandalisés ni importunés. On jurerait qu'ils ne l'aperçoivent pas.

Dans les classes plus lettrées que celles auxquelles appartiennent les exemples que je viens de citer, les mélanges d'idées sont, sans doute, d'une nature moins franche, mais ils y sont portés jusqu'à la complication la plus illimitée. C'est là que l'on entre dans un véritable pandémonium où tout pénètre, s'embrasse, se mélange, s'accepte, et n'expulse rien que le doute philosophique; il y a des natures de scepticisme qui s'en passent. L'histoire portant témoignage que, dès les âges les plus reculés, l'Asie a ouvert l'oreille à toutes les assertions du supernaturalisme, on peut comprendre quelle richesse effroyable de théories s'y est produite, combien elle en a mariées et que de générations de systèmes mixtes sont sorties de pareilles alliances; et rien de tout cela n'a été oublié, rien perdu. Des transformations, moins importantes qu'on ne saurait le supposer, ont à peine travesti les plus antiques théories. C'est ce que j'ai montré déjà dans un autre ouvrage¹; on en verra dans ce livre la preuve la plus éclatante, et sans cesse, à côté de ces ancêtres, sont venus et viennent se placer leurs enfants et les enfants de leurs enfants.

Si toutes ces doctrines et nuances de doctrines s'étaient isolées, renfermées en des cercles définis de croyants, il n'y aurait, dans un tel milieu, ni religions dominantes ni religions d'État possibles. Telle est leur multitude que le tableau en présenterait une série de petits groupes insignifiants, au point de vue du nombre des sectateurs. Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut les concevoir et l'on peut établir comme un fait incontestable que chaque tête d'homme contient et fait vivre, en suffisante harmonie,

¹ *Traité des Écritures cunéiformes*, Didot, 1864.

une troupe plus ou moins considérable de conceptions contendantes et que, au fond d'un même esprit, ces conceptions, toujours en mouvement, toujours en procès, dominant tour à tour ou s'éliminent les unes les autres, de telle sorte que, pendant le cours de sa vie, leur ingénieux appréciateur parcourt une gamme fort étendue de croyances peu compatibles et souvent directement opposées.

Ceci n'empêche point que chacun possède en propre une religion positive. On est musulman, juif, chrétien, guèbre, Hindou, et tel on est né, tel on meurt. Les conversions proprement dites, d'une foi à une autre, sont des plus rares et tellement onéreuses au petit nombre de ceux qui s'y laissent aller que l'on voit généralement leurs enfants, sinon eux-mêmes, revenir à la religion des aïeux. On peut citer à cette occasion l'exemple de beaucoup de juifs de Perse devenus musulmans, dont les uns ont fait retour purement et simplement au mosaïsme, tandis que les autres y ont ramené leurs enfants, tout en restant dans leur foi nouvelle, et, ce qui est digne de remarque, c'est qu'il n'en est résulté, pour ces apostats, aucune querelle avec les autorités du pays, bien que le Koran édicte des peines mortelles contre un pareil crime. Mais les raisons politiques qui ont amené le Prophète, sans beaucoup de succès, à ne vouloir que des musulmans dans l'Arabie, et qui ont, de même, porté les Turcs à se montrer sans pitié pour ce qui constitue chez eux une désertion civile, n'existent pas ailleurs. La tolérance pratique des idées l'emporte donc et on laisse chacun libre de faire ce qu'il entend, à moins que des causes toutes mondaines ne s'y opposent. Ainsi, il faut considérer, en général, la conscience d'un Asiatique comme

composée des ingrédients religieux et philosophiques suivants :

- 1° Un titre à peu près nu de religionnaire ;
- 2° Une foi plus ou moins vive dans certains des préceptes du culte avoué ;
- 3° Une opposition résolue à beaucoup de ces préceptes, fussent-ils des plus essentiels ;
- 4° Un fonds d'idées tenant à des théories complètement étrangères et qui prend plus ou moins de place ;
- 5° Une disposition constante à favoriser la pérégrination de ces idées et de ces théories et à remplacer les anciennes par des nouvelles.

Le remplacement est d'autant plus assuré que théories et idées auront davantage la saveur du contraste. Alors l'heureux penseur suppose qu'il vient de s'ouvrir sur l'infini une porte inaperçue jusque-là par lui et par les autres.

Pareille organisation, ou, si on le préfère, pareille désorganisation intellectuelle serait impossible chez nous, et par plusieurs causes. D'abord, la méthode expérimentale en laquelle les Européens ont une confiance absolue et de routine laisse subsister un si faible goût pour le supernaturalisme que la plupart des esprits l'excluent absolument ou du moins n'en admettent que la plus petite dose. En outre, la discussion, chez nous, est fermée, un peu brutale, et la plupart du temps sans réticences essentielles, de sorte que le partisan d'une idée, à moins de la garder pour lui seul, ce qui constitue un tête-à-tête de difficile durée, est contraint de la risquer au milieu du combat, et, par conséquent, de veiller à ce qu'elle donne peu de prise sur elle. Il sera forcé souvent, bien loin de lui permettre trop de licence, de la traiter en

chien de basse-cour, lui coupant la queue et les oreilles pour laisser moins de prise à l'assaillant. C'est en cet état qu'il la présente, et le résultat inévitable de ce genre d'armement en guerre, c'est que le promoteur d'une théorie, contraint d'avance à examiner ce champion avec sévérité pour ne pas le voir étranglé du premier coup, le traite sans complaisance, et lui-même se refuse, autant qu'il en est capable, à divaguer avec lui. Si l'idée ne concorde pas assez avec les notions auxquelles il est attaché, avant de la produire il l'aura répudiée. Ces motifs de sévérité, ces garanties, ces barrières n'existent pas pour l'Asiatique; on peut dire, tout au contraire, qu'il s'est arrangé de façon à ce que rien ne pût gêner l'essor de sa fantaisie, et rien, en effet, ne le gêne.

C'est une règle de sa sagesse antique, comme de celle des philosophes de la Grèce, que toute opinion sur les entités supérieures doit être environnée de mystère. En premier lieu, le respect qu'on doit aux choses saintes l'exige. Il n'est pas raisonnable (je parle ici le langage des gens que j'observe) de jeter des vérités élevées devant des esprits indignes de les concevoir, et l'indignité résulte tout aussi bien de la non-préparation et de la seule ignorance que de l'hostilité et du mauvais vouloir. Pour mériter la participation à une doctrine quelconque, il faut une initiation dont le caractère et les épreuves varient suivant les bonnes ou mauvaises dispositions, connues ou supposées, du néophyte. Quant à la divulgation indiscreète, l'antiquité, par les accusations si fréquentes de profanation des mystères dont elle a poursuivi plusieurs de ses grands hommes, nous a fait assez voir combien elle en était révoltée. Cette façon de penser, venue

d'Asie, s'y est conservée tout entière. C'est une des causes latentes, mais certaines, qui justifient la répugnance des musulmans à laisser les chrétiens ou les juifs entrer dans leurs temples. Il en est de même pour ceux-ci quant à leurs lieux de prières, et pour les ^gguèbres quant à leurs ateshgâhs. Chez tous, la raison de la défense est la même que chez le prêtre de la grande Diane des Éphésiens.

Ensuite, il n'est pas bon d'exposer sa foi à l'insulte des incrédules, attendu que l'on peut rencontrer un sophiste qui profitera de sa supériorité d'adresse pour ébranler chez le fidèle des idées, en elles-mêmes incontestables, mais que leur partisan ne saura pas défendre. De sorte que le malheureux, frappé par son imprudence, déchu des augustes prérogatives du croyant, se trouvera dans la même position qu'un voyageur dépouillé de son or par des bandits. L'or et la foi n'auront rien perdu de leur valeur; mais, dans les deux cas, la victime n'y sera plus participante. Il est donc de prudence élémentaire de ne pas affronter des argumentateurs trop retors; et, dès lors il est nécessaire de ne pas avouer ce qu'on pense et de cacher avec soin ce qu'on croit.

En outre, une raison forte, bien que d'un tout autre ordre, milite dans le même sens. Le possesseur de la vérité ne doit pas exposer sa personne, ses biens ou sa considération à l'aveuglement, à la folie, à la perversité de ceux qu'il a plu à Dieu de placer et de maintenir dans l'erreur. En tant que sage et marchant dans la bonne direction, il est précieux à Dieu; sa prospérité, son salut important au monde. Parler à la légère ne pourrait jamais produire d'avantages; car Dieu sait ce qu'il veut, et s'il lui convient que l'infidèle ou l'égaré trouve la vraie

route, il n'a besoin de personne pour opérer ce miracle. Il faut donc considérer le silence comme utile, et savoir que parler, en exposant la personne du croyant et souvent la religion même, est inopportun et devient quelquefois impie.

Pourtant il est des cas où le silence ne suffit plus, où il peut passer pour un aveu. Alors on ne doit pas hésiter. Non seulement il faut alors renoncer à sa véritable opinion, mais il est commandé d'accumuler toutes les ruses pour que l'adversaire prenne le change. On prononcera toutes les professions de foi qui peuvent lui plaire, on exécutera tous les rites que l'on reconnaît pour les plus vains, on faussera ses propres livres, on épuisera tous les moyens de tromper. Ainsi seront acquis la satisfaction et le mérite multiples de s'être mis à couvert ainsi que les siens, de n'avoir pas exposé une foi vénérable au contact horrible de l'infidèle, et enfin, d'avoir, en abusant ce dernier et en le confirmant dans son erreur, imposé sur lui la honte et la misère spirituelles qu'il mérite.

C'est là ce que la philosophie asiatique de tous les âges et de toutes les sectes connaît et pratique, et que l'on appelle le *Ketmân*. Un Européen serait porté à voir dans ce système, qui ne rend pas seulement la réticence indispensable, mais qui détermine l'emploi du mensonge sur la plus vaste échelle, il y verrait, dis-je, une situation humiliante. L'Asiatique, au rebours, la trouve glorieuse. Le *Ketmân* enorgueillit celui qui le met en pratique. Un croyant se hausse, par ce fait, en état permanent de supériorité sur celui qu'il trompe, et fût ce dernier un ministre ou un roi puissant, n'importe; pour l'homme qui emploie le *Ketmân* à son égard, il est, avant

tout, un misérable aveugle auquel on ferme la droite voie, qui ne la soupçonne pas; tandis que vous, déguenillé et mourant de faim, tremblant extérieurement aux pieds de la force abusée, vos yeux sont pleins de lumière; vous marchez dans la clarté devant vos ennemis. C'est un être inintelligent que vous bafouez; c'est une bête dangereuse que vous désarmez. Que de jouissances à la fois!

Voilà le système. Mais il ne faudrait pas ici se tromper. L'Asiatique n'a en lui ni l'énergie active, ni surtout l'imperturbable suite dans les idées qui lui seraient indispensables pour appliquer le Ketmân dans toute sa rigueur. Je viens de tracer la théorie; la pratique ne se pique point de la suivre pas à pas.

Il existe aux environs de Trébizonde et d'Erzeroum des communautés de religionnaires qui professent extérieurement, disent-ils, l'islamisme sunnite. Dans leurs villages ils ont des mosquées qu'ils fréquentent le vendredi; ils entretiennent des moulas pour leur lire le Koran et leur commenter les traditions du Prophète. Et, cependant, ajoutent-ils tout bas, nous ne sommes pas musulmans; nous allons aux églises, nous entendons la messe, confessons la divinité de Jésus-Christ et vénérons les images des saints.

Tout cela est rigoureusement vrai et, à force de le dire en confidence à quelques personnes sûres, personne ne l'ignore en Anatolie, et c'est aussi public que le son des cloches. Il semblerait dès lors que la feinte est inutile: nullement. A l'occasion, ces hommes paraissent devant les kadys, et on ne leur dispute pas les prérogatives des musulmans fidèles. Ils prêtent serment sur le Livre de Dieu; leur serment est aussi valable que celui du shérif

de la Mecque. Chacun sait quelle est leur opinion ; mais chacun feint d'ajouter foi à leur mensonge. Il a tous les effets civils qu'on peut s'en promettre, et, en réalité, l'injustice n'est pas trop forte ; car ces paysans sont beaucoup moins fourbes qu'ils ne le croient eux-mêmes. Voulussent-ils demain se débarrasser de leur hypocrisie, ils ne pourraient plus abandonner des croyances qui sont devenues des leurs, par cela seul qu'ils en ont fait la comédie, et, à la fois musulmans et chrétiens, la mosquée ne leur est guère devenue moins indispensable que l'église.

En Perse, les Nossayrys, qui ne croient pas au Dieu individuel ni à la détermination fixe des existences, se donnent aussi pour musulmans, sont admis sans difficulté à tous les droits des croyants, sont reçus dans les mosquées et peuvent, en même temps, sans qu'on les inquiète, user de leurs droits d'incrédules pour rompre assez publiquement le jeûne du ramazan. Ces Nossayrys, avec une apparence beaucoup plus musulmane que les chrétiens dont je parlais tout à l'heure, se tiennent cependant plus loin de l'islam pour lequel ils n'éprouvent qu'antipathie. D'ordinaire, outre qu'ils sont Nossayrys, ils sont soufys. Une des inconséquences remarquables qu'on peut relever en eux, c'est leur attachement à la circoncision. Ils n'ont pas, dans leur magasin propre d'idées et de notions, une seule raison pour justifier cette pratique, et ils conviennent qu'elle est parfaitement inutile. Néanmoins tous sont circoncis, et ils ne manquent pas de circoncire leurs esclaves noirs, même quand ils les achètent à l'âge adulte ou même plus tard. Les femmes surtout attachent une grande importance à l'observation de cet antique usage. Un Nossayry, fort intelligent, pressé

sur ce sujet, avouait que c'était l'influence conjugale qui le contraignait à faire circoncire ses enfants. Au fond, l'habitude impose cette inconséquence; elle est en Asie non moins puissante qu'ailleurs, sinon plus.

Les guèbres assurent que l'auteur de leur religion, Zerdusht, n'était autre que le patriarche Abrahâm; ils veulent ainsi que leurs livres sacrés, provenant d'un des prophètes reconnus par l'islam, soient admis par les musulmans comme saints. Au moyen de cette interprétation, ils seraient classés parmi les *gens des livres*, et jouiraient des avantages assurés par Mahomet aux juifs et aux chrétiens. Personne n'ignore que la prétention des guèbres est fausse et qu'eux-mêmes n'en sont nullement dupes. Cependant, on l'accepte officiellement, et j'ai entendu des musulmans, affectant une grande rigidité, m'exprimer, sans y croire, l'opinion la plus flatteuse sur son Altesse Zerdusht, en m'assurant que c'était un des noms d'Abraham. Les guèbres tendent, du reste, fortement, en dehors de toute autre considération, aux méthodes islamiques, et, à force de chercher à se concilier l'estime des docteurs unitaires, ils ont souscrit à des concessions telles qu'on peut considérer aujourd'hui ces dualistes comme des espèces de déistes superstitieux. Leur ancienne foi proprement dite est bien malade dans leurs esprits. Ce n'est, du reste, pas si nouveau qu'on pourrait le croire. Dès avant le temps de la réforme sassanide, arrivée sous Shapour, l'esprit unitaire était insufflé par l'araméisme dans le sein des prêtres zoroastriens.

On pourrait multiplier indéfiniment les exemples de Ketmân en matière religieuse; il n'est pas une communion, pas une secte qui ne s'en donne la gloire ou le plaisir, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, sur

l'ensemble ou sur les détails. Mais, précisément pour cette cause, je serai si souvent ramené à parler du Ketmân et à en montrer l'action et les effets, qu'il est inutile d'y insister ici davantage. En ce qui concerne les opinions philosophiques, on conçoit aussi que ce principe a mille occasions de s'appliquer.

D'abord, la disposition de tout le monde à changer fréquemment d'avis et à accoupler les opinions les plus adverses rend le Ketmân particulièrement commode. Quand on cache ce qu'on pense, on n'a pas l'inconvénient d'avoir à s'expliquer nettement vis-à-vis de soi-même, et quand on ne livre que par petits morceaux et avec des réticences ou des déguisements ce qu'on admet, on n'est pas aisément pris en flagrant délit de contradiction. Or, c'est ainsi que les Asiatiques se communiquent leurs idées. On devine, sans doute, la direction générale de la pensée de quelqu'un que l'on connaît bien; mais on n'est jamais sûr que cette direction ne soit pas modifiée par l'action de quelque croyance nouvelle ou ancienne dont il ne nous a jamais été fait confidence, et si, par hasard, une déviation se révèle et qu'on la signale, l'ami, par crainte, par fausse honte, par caprice, par orgueil ou par moins que tout cela, par un sentiment qu'il ne s'explique pas à lui-même, s'empresse de vous prouver que vous vous trompez, en vous démontrant que l'idée que vous lui supposez est absurde, inadmissible, coupable au premier chef, et en vous avouant que sa vraie façon de voir y est diamétralement opposée. Un mois après il aura oublié sa belle défense, et, de lui-même, vous exposera dans tous ses détails le sentiment contre lequel il s'était tant révolté.

Car, avec les Orientaux, nul secret n'est gardé long-

temps. Un des faits qui étonnent davantage quand on vit au milieu d'eux, c'est de s'apercevoir que cette grande affectation de mystère qui entoure la vie de chacun n'est qu'un voile suspendu par en haut, non attaché par en bas, voile léger, que le moindre souffle d'air dérange et qui s'écarte à chaque instant pour laisser voir même les choses les moins nécessaires à rendre accessibles au public. Du temps de Feth-Aly-Shah, les scènes de son harem défrayaient de leurs détails un peu singuliers toutes les conversations des bazars, et l'on se disait publiquement, librement, le nom du marchand géorgien, du brillant cavalier nomade ou de l'élégant mirza qui avait trouvé, la veille au soir, l'accès libre et de quelle façon il était entré. Si ces indiscretions se commettent avec un laisser-aller bien étrange en matière si délicate, on peut aisément croire que la chronique scandaleuse des particuliers n'est pas plus soustraite aux commérages. En effet, l'indiscretion va loin sur ce chapitre, et l'on est forcé de conclure bien vite que la clôture des maisons et la voilure des femmes ont, pour conserver les secrets, justement l'effet contraire à celui que l'on suppose d'abord. Puisque les Asiatiques parlent avec tant d'ingénuité de choses qui les touchent de si près, il n'y a pas à s'étonner qu'ils aient autant d'intempérance d'imagination et de langue dans le domaine des idées. Le Ketmân leur sert plus à en faire un carnaval perpétuel, à se rendre insaisissables à force de déguisements et de mobilité, qu'à dissimuler réellement leur pensée. Un musulman soufy, très avancé, me confiait que la Perse, à son avis, ne contenait pas un seul musulman absolu. Je suis tenté de croire que la proposition doit s'étendre et se transformer ainsi : L'Asie Centrale ne contient pas un seul religion-

naire qui ne reconnaisse que les seuls préceptes de sa foi et qui les admette tous.

Maintenant, on peut comprendre sans difficulté pourquoi j'ai affirmé dans un autre ouvrage que le fanatisme, en tant que représentant une persuasion exclusive d'une religion quelconque, était un phénomène antipathique à l'esprit des Orientaux et n'existait pas chez eux¹. Comme il n'y a pas là de foi entière, il n'y a pas non plus de préoccupation exclusive. Comme il n'y a pas de groupe suffisamment considérable uni par les liens d'une doctrine strictement acceptée, il n'y a pas non plus d'enthousiasme collectif, ni de haine commune déterminée. Ce qui existe, ce sont des individualités ou de petites réunions dans lesquelles on entre et d'où l'on sort sans éclat et sans bruit, qui se considèrent comme sachant la vérité en toutes choses et ne voulant pas la dire, mais la laissant échapper malgré elles, méprisantes pour ce qui ne cadre pas avec leurs idées du moment, contribuant ainsi à propager l'esprit de secte et de personnalité égoïste, grande raison d'être de la débilité politique des Orientaux, et ne présentant à l'œil de l'observateur qu'un bouillonnement, une ondulation incessante des doctrines les plus diverses, ballottées, mélangées par des influences ambiantes, et, en somme, beaucoup trop faibles et trop occupées de se défendre pour avoir le loisir, les grands desseins, la témérité et la résolution implacable qui constituent le fanatisme.

¹ V. mon ouvrage intitulé : *Trois Ans en Asie*.

CHAPITRE II

L'ISLAMISME PERSAN

L'islamisme, mélange à peine déguisé de religions antérieures, est par sa structure très disposé à subir et même à servir les dispositions naturelles que j'ai observées dans les pages précédentes. Il convient donc à merveille à l'esprit des Orientaux et à toute nature d'intelligence qui s'en rapproche. C'est à ce fait qu'il faut attribuer les succès vraiment remarquables que les missionnaires mahométans obtiennent aujourd'hui sur tous les points du continent d'Afrique. Naturellement, les conversions nombreuses qui semblent les y attendre et qui éclatent à leurs premières paroles, les encouragent singulièrement à se porter vers ces régions si bien disposées pour eux. Ils y vont en nombre assez notable. Ils offrent ainsi le spectacle d'une sorte de jeunesse et d'énergie de prosélytisme fort curieuses surtout en ce qu'elles contrastent avec la situation de l'islam dans d'autres contrées. Vis-à-vis des races européennes, ce culte s'est toujours trouvé dénué de séductions. Il a dû se contenter de quelques recrues albanaises ou bosniaques. Dans l'Inde, les conquérants arabes, gaznévides, mongols, afghans n'ont réussi qu'avec beau-

coup de peine à se créer un certain nombre de coreligionnaires parmi leurs sujets. Pour amener ce nombre au chiffre respectable qu'il montre aujourd'hui, il a fallu infiniment de violences, de temps et aussi d'immigrations. En Chine, il semble que tous les musulmans indigènes descendent des artilleurs persans de Djynghyz et de Koubilay, et que la population locale proprement dite n'a jamais beaucoup goûté leurs enseignements. Partout ailleurs, l'islam est resté à peu de chose près ce qu'on l'a vu au x^e siècle, et il ne paraît pas avoir fait aucune conquête qui, du moins, soit de quelque marque.

Si l'on sépare la doctrine religieuse de la nécessité politique qui souvent a parlé et agi en son nom, il n'est pas de religion plus tolérante, on pourrait presque dire plus indifférente sur la foi des hommes que l'islam. Cette disposition organique est si forte qu'en dehors des cas où la raison d'État mise en jeu a porté les gouvernements musulmans à se faire arme de tout pour tendre à l'unité de foi, la tolérance la plus complète a été la règle fournie par le dogme. Qu'enseigne le Koran? Que la reconnaissance de la vérité ne dépend en aucune façon de la volonté de l'homme; c'est Dieu qui, à son gré et sans que nul puisse apprécier ses motifs, accorde ou refuse la lumière à l'esprit de sa créature. Tel personnage est élu dans les plus profondes ténèbres. Tout lui est révélé. Tel autre, non seulement ne voit pas la vérité posée devant lui, il ne l'apercevra jamais, et cette vérité l'aveugle, on pourrait dire avec malice, et c'est ce que déclare le Koran quand il affirme que la ruse de Dieu est supérieure à toutes les ruses. Ainsi cet homme né pour être croyant, mais ainsi repoussé, Dieu le mène d'erreurs en erreurs jusqu'au but marqué d'avance, c'est-à-dire jusqu'à la

damnation éternelle. Toutes les prédications du monde n'y peuvent rien faire, et, en conséquence, il est inutile de se jeter en travers du droit et des voies de la Providence en cherchant à amener à elle un néophyte dont, sans doute, elle ne se soucie pas, puisqu'elle ne l'a pas marqué de son sceau. Aussi a-t-il toujours été de règle dogmatique que les chrétiens et les juifs ne peuvent être contraints à changer de religion. Si on leur demande un tribut particulier, c'est que, n'étant pas musulmans, ne prenant point part aux charges générales de l'État, comme, par exemple, le service militaire, il est cependant juste qu'ils contribuent en quelque chose au service public. Pour ce qui est des idolâtres, le Prophète a été plus dur en théorie; mais, dans la pratique, la loi s'est immédiatement adoucie et a accepté ce qu'elle prétendait vouloir détruire sans rémission. Qu'on ne s'arrête pas aux violences, aux cruautés commises dans une occasion ou dans une autre. Si on y regarde de près, on ne tardera pas à y découvrir des causes toutes politiques ou toutes de passion humaine et de tempérament chez le souverain ou dans les populations. Le fait religieux n'y est invoqué que comme prétexte et, en réalité, il reste en dehors. Ce que l'islam a eu en vue, presque uniquement, c'est de recommander la notion d'un Dieu unique, se révélant par des prophètes. Voilà l'alpha et l'oméga de sa théologie. Pourvu qu'on reconnaisse ces deux points, l'islam est satisfait et la plus grande liberté est laissée à la conscience de l'homme qui les a confessés; cet homme eût-il d'ailleurs les opinions les plus différentes de celles des autres musulmans, il est toujours considéré comme fidèle, tant qu'il n'abjure pas officiellement. La conséquence de ce principe a été double et considérable :

d'abord, l'acceptation facile, rapide du culte nouveau par un très grand nombre de gens appartenant aux autres religions et qui ne trouvaient pas que ce fût payer bien cher l'honneur et le profit de faire partie d'une nation conquérante que de prononcer une formule de foi compatible avec leur façon de voir antérieure; ensuite, second résultat : sous la garde de ce voile très léger, les opinions, les doctrines, les théories anciennes se sont très aisément maintenues et n'ont absolument rien perdu ni de leur force ni de leur crédit¹, et de plus, toutes les opérations intellectuelles tendant à créer de nouvelles combinaisons philosophiques ont été plutôt favorisées que desservies. L'islam n'a pas arraché une seule des plantes vénéneuses ou utiles qu'il a trouvées en floraison avant lui; il n'en a empêché aucune de naître après son avènement. La preuve en est que si les hérésies ont commencé de bonne heure pour le christianisme, elles ont été plus précoces encore pour l'islam; Mahomet lui-même les a vues se produire et elles se sont montrées bien fécondes.

Il est difficile de partager l'opinion de ceux qui veulent montrer dans le dogme mahométan un empêchement direct au développement intellectuel. Le contraire semblerait plus soutenable. Une religion qui a prononcé cette formule : « L'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs, » qui assure que chaque homme, au jugement dernier, sera examiné sévèrement sur l'usage qu'il aura fait de l'intelligence à lui départie, qui a vu depuis sa naissance au VII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e, pour ne pas descendre plus bas, une telle prospérité matérielle soutenue et entretenue par un tel état scienti-

¹ *Traité des Écritures cunéiformes*, t. II, p. 327.

fique et littéraire dont nous ne connaissons en réalité pas tout, cette religion ne saurait passer avec justice pour contraire aux labeurs de l'esprit. Que si, depuis la dernière date que j'indique, l'Asie Centrale a souvent été déclinant, ce phénomène s'explique assez sans qu'on ait besoin de s'en prendre à l'islam. Qu'on suppose, dans un pays européen quelconque, la prédominance absolue de la discipline militaire et administrative, pendant une période de deux cent cinquante ans, comme cela a eu lieu en Turquie; qu'on y conçoive quelque chose de pareil à l'anarchie guerrière de l'Égypte sous une conscription d'esclaves étrangers, Circassiens, Géorgiens, Turks, Albanais; qu'on s'y figure, comme dans la Perse postérieurement à l'année 1730, une invasion afghane, la tyrannie soldatesque de Nader-Shah, les cruautés et les ravages qui ont marqué l'avènement de la dynastie actuelle des Kadjars; que l'on réunisse cet ensemble de circonstances, avec le concert de causes secondaires qu'il amène tout naturellement, on concevra alors ce que le pays européen que j'imagine, tout européen qu'il sera, aura pu devenir, et je ne trouve pas nécessaire de chercher d'autre explication à la ruine des pays orientaux ni de charger l'islam d'une responsabilité injuste. Je me refuse tout à fait à accuser d'obscurantisme une foi religieuse à laquelle on pourrait beaucoup mieux reprocher de ressembler plutôt à une philosophie assez vague qu'à une observance définie, et qui, d'ailleurs, soit dit encore une fois, a, sinon créé, du moins laissé créer d'assez belles périodes d'intelligence pour qu'on lui épargne des reproches que les faits démentent. Je ne suppose pas nécessaire d'élaborer ici une apologie pour expliquer l'existence d'un nombre quelconque de moullas plus ou moins igno-

rants et grossiers. Il en est, sans doute, et des plus grotesques, mais il faut avouer de même qu'il a existé de tout temps, partout, et même en Europe, des philosophes et des savants qui n'étaient pas des modèles de raison et de bons sentiments, ce qui n'est pas plus à la charge de la science que les sottises de prêtres ineptes ne sauraient l'être à celle de l'islam.

Ce qui reste certain, c'est que l'esprit de critique, de recherche et de discussion suscitée, dès les premiers jours, par Mahomet lui-même, ne s'est jamais perdu. C'est là de la vie plus ou moins bien employée, mais c'est de la vie. On en voit aujourd'hui, en Perse, des manifestations fort accusées dans les contestations des trois partis principaux qui se divisent le clergé et les fidèles, et se partagent l'orthodoxie shyyte. Il s'agit des Akhbarys, des Moushtehedys et des Sheykhys, discuteurs de trois opinions nouvelles, au moins quant à la forme qu'on leur voit actuellement et qui leur est imposée par les tendances, les besoins ou les résistances du milieu social dans lequel elles se produisent.

Les Akhbarys acceptent, à titre également authentique, toutes les traditions courantes soit des prophètes, soit des Imams. Cette théorie, respectueuse en apparence et beaucoup moins en réalité pour les sources de l'islam, permet à ceux qui la suivent d'admettre, sous couleur d'opinions professées par Aly et ses onze successeurs, une quantité notable d'idées et de principes qui, bien évidemment, n'ont rien de commun avec les doctrines du Koran. Mais du moment qu'on réussit à placer ces idées et ces principes sous le patronage d'un nom révérend, on se tient pour dispensé de les comparer avec des prescriptions définies qui, sans nul doute, les repousseraient. Il

suffit de les justifier par un *hadys*, une tradition venue juste à point au moment où un secours était nécessaire. Cette tradition *ipso facto* devient authentique de plein droit et l'opinion qu'elle appuie se trouve du même coup orthodoxe.

C'est une façon de procéder un peu large sans doute ; je ne crois pas, cependant, qu'on puisse, à proprement parler, accuser les Akhbarys de mauvaise foi déclarée et encore moins d'avoir inventé la masse énorme de documents dont ils se piquent de disposer. On en trouverait l'étoffe, sinon toujours la forme, dans les *Agoual al-Houkkema* ou « Dires des philosophes, » « formules, » qui sont presque absolument d'origine sassanide ou perse, mais traduites, retraduites et remaniées. Je ne cite ici que la principale source ; sans aucun doute on doit en indiquer d'autres, comme, par exemple, les doctrines judaïques et une dérivation notable des enseignements indiens. A la faveur de ces autorités si variées, toutes ramenées, quand il le faut, à n'être que l'opinion officiellement exprimée de quelqu'un des Imams, les Akhbarys se donnent comme les plus purs des Shyytes, parce qu'ils démontrent sans peine qu'ils sont les plus éloignés d'accepter les notions rigoureuses des Arabes et des Turks sunnites sur la critique de la tradition. En conséquence, ils se vantent d'être les hommes de la religion nationale par excellence, ce qui implique, suivant nos façons de parler, la prétention à un patriotisme plus exalté que celui de leurs contradicteurs.

Ainsi, se proposant de haut à la sympathie publique, les Akhbarys croient pouvoir entretenir et professent, en toute sécurité de conscience, des maximes peu musulmanes. Ils n'acceptent pas la résurrection effective

des corps et assurent qu'après le dernier jugement les hommes revêtiront de pures apparences. Rien qui ne soit complètement immatériel ne subsistera ni dans les élus ni dans les damnés. Les jouissances des uns, les souffrances des autres seront d'une nature purement idéale.

Les Akhbarys se montrent faciles à vivre et ils comptent parmi leurs sectateurs un grand nombre d'hommes du peuple et de petits fonctionnaires; c'est à peu près l'opinion bourgeoise. Pourvu qu'une idée soit placée sous le couvert du nom d'un des Imams, elle est assurée de leur plaire et accueillie sans qu'on l'examine de plus près. Ce système ne s'accorde pas avec une érudition un peu sévère. Si, pourtant, les théologiens sérieux, surtout dans le haut clergé, surtout à Téhéran, réprouvent les Akhbarys et se font gloire de réfuter leurs doctrines, il est cependant des villes, comme Hamadan, par exemple, où la majeure partie du clergé et son chef, l'Imam-Djumè lui-même, sont des Akhbarys déclarés.

Les Sheykhys ont bien un point de contact avec les opinions que je viens d'indiquer. Bien que ne repoussant pas tout à fait l'idée de la résurrection des corps, ils ont repris une ancienne opinion d'Avicenne au sujet de l'enlèvement au ciel de Mahomet et du miracle que le Prophète accomplit lorsqu'il fendit la lune en deux avec son doigt, le *shekk el-Kamar*. Ils prétendent que, dans ces deux cas, comme lorsqu'il s'agit des nombreux miracles inconnus au Koran, mais prêtés à Mahomet par le shyysme, il ne faut pas songer à l'admission d'une réalité matérielle, mais, au contraire, recourir à un sens figuré. Ainsi, pour le premier fait, ils proposent l'hypothèse d'une vision; pour le second, celui d'une interpré-

tation parabolique, et de même, dans chacun des autres faits de ce genre, l'explication rationnelle la plus convenablement indiquée par le sujet lui-même.

Hadjy-Sheykh-Ahmed, qui passe pour l'auteur de cette théorie, était un Arabe de Bahreyn. Il professait, il y a une quarantaine d'années, à Tebryz et est mort à Kerbela. Bien qu'il ait laissé plusieurs ouvrages de théologie, il n'a jamais avancé ouvertement dans ces livres, de l'aveu même de ses disciples les plus passionnés, rien qui puisse mettre sur la voie des idées qu'on lui prête aujourd'hui. Mais tout le monde assure qu'il pratiquait le Ketmân et que, dans l'intimité, il était d'une extrême hardiesse et d'une grande précision dans l'ordre de doctrines qui porte aujourd'hui son nom. Ce qui est certain, c'est que la croyance sheykhye compte de nombreux partisans parmi les personnages les plus instruits du clergé. Ce sont les principaux adversaires des Akhbarys. Ils s'élèvent avec force contre le nombre immodéré de traditions et le peu de critique ou plutôt l'absence complète de critique avec laquelle on les adopte. Ils ne manquent pas de rappeler à l'observation des règles prescrites par les anciens exégètes et qui sont, en effet, sévères; bref, ils se rapprochent, à cet égard, de la façon de raisonner et d'agir des Sunnites. Ils n'accepteraient cependant pas ceci comme un compliment, car ils se piquent, à leur tour, d'être les plus zélés comme les plus scrupuleux des Shyytes. Se tenant dans une position moyenne entre le puritanisme des Sunnites et le laisser-aller un peu fantasque des Akhbarys, ils ne ressemblent pas mal aux Puséytes anglais, d'autant plus hostiles au catholicisme qu'ils s'en rapprochent davantage. Les Sheykhs, généralement savants, sont un peu pharisiens.

L'orgueil scholastique est leur grand péché. Quant aux Moushtehedys, ils s'arrangent de façon à se faire tout à tous.

Ils n'approuvent pas la légèreté des Akhbarys en matière de traditions et reconnaissent volontiers qu'un document de cette nature, pour être authentique ou du moins considéré comme tel, doit avoir subi victorieusement l'épreuve des quatre ordres de témoignages indiqués dans les écoles. Sur ce point ils ne faiblissent pas, quant à la théorie; mais, dans la pratique, ils s'humanisent. Leur cœur se fend à refuser ce qu'on leur offre comme venant de l'héritage des Imans, et, alors, sans se faire trop prier, ils ferment les yeux sur les démonstrations qu'on ne leur donne pas. Sur le point des miracles du Prophète et des Imans, ils se montrent surtout pleins de laisser-aller et de bon vouloir. Ils n'acceptent pas les interprétations latitudinaires des Sheykhys et préfèrent s'en tenir au fait brut. L'examen porté sur de pareils sujets leur semble d'un exemple mauvais et de conséquences fort dangereuses. Ils entrevoient au bout quelque chose comme la ruine de la religion et comme un rationalisme qui, pour être rigoriste d'apparence, n'en est pas moins au fond très hostile à la foi. Puis, en tant qu'Asiatiques, ils tiennent aux miracles. En général, les Moushtehedys se recrutent parmi les mondains, les ecclésiastiques qui s'accupent plus d'affaires judiciaires ou administratives que de questions théologiques, les grands officiers de l'État, les hommes importants de l'administration.

Il ne faut pas perdre de vue que si l'on peut, approximativement, classer les trois opinions ainsi que je le fais, il est nécessaire pourtant d'ajouter qu'il est rare que, dans le cours de sa vie, un Persan n'ait point passé

de l'une à l'autre et ne les ait point toutes les trois professées.

Je laisse ici de côté les fractions et les nuances et m'en tiens à ces trois grandes divisions du shyyisme. L'opinion sunnite, bien plus partagée encore en elle-même, existe peu en Perse, où le sentiment national la repousse. Depuis les Seféwys, l'horreur un peu exagérée que l'on professe pour elle a toujours été en augmentant; mais la religion a moins à faire dans cette querelle que la politique. Je n'en parlerai donc pas; ce qui suffit, c'est de montrer que, de toutes les religions existantes, l'islam est certainement la plus morcelée, et cela de deux manières: d'abord, par le nombre infini de ses sectes reconnues; ensuite, par l'habitude de tous ses fidèles, habitude que je m'efforce d'exposer et de faire comprendre, d'entretenir toujours dans les esprits, à côté des préceptes du Koran, un certain nombre de notions qui viennent des points de l'horizon les plus opposés. La cause de cette extraordinaire liberté critique, c'est, sans doute, ainsi que je l'ai montré, le vague et la pauvreté originelle de la formule: « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est le prophète de Dieu, » formule qui, pourtant, au point de vue théorique comme au point de vue pratique, contient tout l'islam. Mais pourquoi ce vague? pourquoi cette pauvreté? C'est ce qu'on ne saurait comprendre qu'en sortant de l'islam et en remontant à ses origines.

Dans la première partie de son existence, le Prophète, singulièrement tourmenté de questions philosophiques et religieuses, n'était pas une exception parmi ses compatriotes. C'était un homme de tribu, mais non un nomade. Issu d'un sang très noble, bien que de la branche la plus pauvre d'une grande famille, il était marchand et

avait nécessairement la nature de sentiments ordinaire à sa caste dans toute l'Asie. Qui dit là marchand, dit penseur, personnage dévot, occupé des problèmes supérieurs. Mahomet était donc, nativement, dans cette voie. Quatre séries d'idées se présentaient comme éléments de solution pour toutes les questions qu'il pouvait agiter en lui-même : les pratiques de son peuple ; le judaïsme, professé par un nombre considérable d'Arabes ; le christianisme qui comptait aussi suffisamment de sectateurs ; enfin le chaldaïsme, ou pour me servir de l'expression même du Prophète, le sabysme.

Les pratiques de son peuple s'offraient à lui comme dignes de considération, en général, mais inadmissibles sur certains points et insuffisantes sur d'autres. Le Prophète respectait le temple de sa ville natale, acceptait la vénération dans laquelle il avait été nourri pour la Pierre-Noire, le puits de Zemzem, etc. ; mais, comme chacun savait que les idoles dont on avait rempli l'enceinte sacrée étaient là assez nouvellement ; que, d'ailleurs, leur présence s'unissait à des règles superstitieuses, grossières et répugnantes pour des natures un peu relevées, Mahomet trouvait à réformer dans les institutions qui avaient entouré sa jeunesse. Cependant, il n'éprouvait aucun désir de supprimer l'essentiel de cette foi ancienne, même quant à la partie purement cérémonielle, et, en effet, il n'a rien tenté de semblable. Ainsi donc, vis-à-vis du culte ancien, Mahomet n'est qu'un réformateur, et encore un réformateur timide, modéré ; lui-même ne se donne pas pour autre chose.

Comme moyen de reconnaître les côtés faibles du culte existant, comme instrument de critique, il est évident par le Koran que Mahomet eut recours au judaïsme, et

qu'il lui accorda une grande confiance pour établir son exégèse et appuyer sa polémique. Mais, en même temps, il n'est pas moins certain que ce judaïsme n'était point celui de la Bible, et que Mahomet n'a jamais vu ce livre. Toutes les sources où le Prophète a puisé se retrouvent dans la Gemara et le Talmud, et peut-être plus bas encore, c'est-à-dire dans les anecdotes traditionnelles circulant parmi les docteurs israélites ou forgées par les ouailles de ceux-ci au moyen de récits mal transmis ou mal compris. Mahomet avait acquis sa science plus par voie orale que par lecture, bien qu'il ne fût nullement resté étranger à ce mode d'études. Il avait beaucoup entendu, et de toutes sortes de personnes, les unes réellement savantes dans la littérature talmudique, les autres moins et se contentant des traditions populaires. Il a admis le tout, à titre égal, comme opinion des juifs sur eux-mêmes. S'il n'a pas consulté la Thora, les livres essentiels et originaux de la foi israélite, il ne semble pas qu'il l'en faille accuser. Les juifs avec lesquels il était en rapport devaient être hors d'état de les lui montrer, car, avec un respect profond pour l'Ancien Testament, les juifs d'Asie, à cette époque, ne le négligeaient pas moins qu'ils ne le font aujourd'hui, où les traditions des docteurs, les dires des savants et les sentences des saints personnages absorbent la totalité de leur attention. Pour nous, qui ne connaissons aujourd'hui l'histoire des patriarches que par la Bible, la façon dont Mahomet la rapporte, le point de vue souvent si bizarre sous lequel il envisage les faits bibliques qu'il raconte, nous causent un extrême étonnement; mais il faut observer que c'est précisément ainsi que les juifs d'Asie racontent et comprennent les mêmes faits et les modifient et les am-

plifient et les changent. Mahomet ne mérite aucunement le reproche qu'on lui a fait d'avoir brodé sur le texte biblique et inventé des choses inconnues avant lui. D'abord, il y a peu de vraisemblance à ce qu'il ait pu en agir ainsi, parce que la contradiction eût été trop assurée, trop certainement victorieuse. Les juifs remplissaient les villes et les campements de l'Arabie, et singulièrement Yatrib, la ville du Prophète, Medinet-Enneby. Ensuite, on ne voit pas quelle eût été l'utilité d'un système aussi grossier. Les passages où Mahomet se sert des traditions bibliques seraient tout aussi bons pour sa doctrine s'ils étaient tirés directement de la Bible que corrompus comme on les voit. D'ailleurs, le fait seul que la plus grande partie de ces versions apocryphes se retrouve dans les livres talmudiques tranche la difficulté. Du petit nombre de ceux qu'on n'y voit pas, une certaine partie est cependant admise par les juifs comme vraie. Un faible reliquat reste, dont l'origine paraît perdue, mais cela ne valait pas la peine d'être inventé, et, j'en suis convaincu, ne l'a pas été plus que le reste. Les motifs qui ont porté Mahomet à se préoccuper de la tradition biblique devaient nécessairement l'obliger à prendre cette tradition là où la science de son époque la cherchait de préférence. Il lui fallait agir sur les savants de son pays, il fallait leur faire voir ce que c'étaient que les hommes du Vieux Testament, et comment Dieu leur avait parlé, ce qu'il leur avait dit, ce qu'il leur avait commandé. Assurément il ne pouvait remplir cette tâche que suivant les moyens avoués par la science d'alors. Prétendre retourner à la Thora, que personne ne connaissait et qu'on avait embaumée dans la vénération et dans l'oubli, c'eût été vouloir créer une science nouvelle, vouloir beaucoup étonner tout le monde

et se mettre sur les bras nombre d'affaires qui n'étaient pas les siennes, qui n'étaient surtout pas celles d'un prophète. Mahomet a donc suivi la seule voie ouverte, et, incontestablement, il l'a fait d'instinct, sans nulle idée qu'il aurait pu ou dû agir autrement, afin d'éviter les reproches que les critiques chrétiens ne lui ont pas ménagés, et qu'en bonne foi il ne pouvait pas prévoir.

On doit le défendre de même sur ses connaissances en matière de doctrine chrétienne. Je lui sais un certain gré, je l'avoue, d'avoir posé en principe que les chrétiens de son temps corrompaient l'Évangile, reproche, du reste, qu'il adressait aussi aux juifs par rapport à leurs livres saints. Probablement, si on lui avait demandé de prouver cette allégation, il l'aurait spécifiée en la faisant tomber sur certains dogmes que nous reconnaissons comme fort authentiques; mais il n'en est pas moins vrai que dans la forme générale donnée par lui à son accusation, il a raison : les chrétiens de sa connaissance avaient falsifié les Évangiles.

On ne voit pas que Mahomet ait jamais été en relation, du moins en relation suivie, ni qu'il ait pu l'être, avec des catholiques. Au moment où il vint remplir sa mission, l'Arabie et les provinces environnantes n'en comptaient plus guère. Les hérésies aujourd'hui existantes dans ces contrées, appuyées d'autres hérésies désormais disparues, y dominaient absolument, et les livres dont on se servait n'étaient autre chose que des commentaires sur les Écritures, infectés des hérésies de leurs auteurs et se réclamant de quelques-uns de ces nombreux évangiles ou actes apocryphes par lesquels l'Orient, dans les premiers siècles de l'Église, s'est rendu si célèbre. Toutes les fois que Mahomet cite le Nouveau Testament, il le fait à faux,

suivant nous ; mais il cite très juste d'après un apocryphe quelconque, et en envisageant ainsi les choses, on peut mettre de côté ; sur ce point encore, les accusations de supposition d'écrits.

Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'appuyé sur des documents hébreux et chrétiens également erronés, et s'exposant ainsi à faire pénétrer toutes les faussetés dont ces documents étaient chargés au sein de sa propre doctrine, Mahomet professe pour les deux religions qu'il appelle à son aide un respect profond et sincère. Il dénonce avec indignation ceux de leurs sectateurs qui les vicie ou les pratiquent mal ; il proclame son estime pour leurs saints ; il se fait leur champion, et, les prenant l'une et l'autre par la main, il les propose aux Arabes comme deux envoyées célestes, comme deux manifestations divines, dont les ordres doivent être écoutés, qui, ayant fixé successivement et possédant la tradition, doivent donner les moyens de la retrouver toute pure, et c'est pour accomplir cette tâche que lui, Mahomet, a été suscité. Il n'est pas Dieu, il n'est même pas, comme Moïse, l'instrument direct de Dieu. Il n'a pas, comme le Christ, le don des miracles ; mais il est l'homme ignorant et faible qu'il a plu à Dieu de choisir pour recevoir ses commandements par l'intermédiaire de Gabriel. Ces commandements, l'archange les lui apporte tout rédigés ; ils ne contiennent aucune parole qui soit de lui, il donne tout « sans augmentation ni diminution ; » en un mot, le livre est divin et le prophète ne l'est pas, et ce livre divin est le complément nécessaire et la correction des livres juifs et chrétiens corrompus par leurs sectateurs.

Ainsi, au moyen de ces trois livres, la Thora, que le Prophète n'a pas lue, les Évangiles qu'il reconnaît pour

falsifiés, mais qu'il semble avoir pratiqués directement, enfin le Koran, apporté par Gabriel, que veut Mahomet? Pas autre chose que retrouver et rétablir dans sa pureté primitive la foi des anciens Arabes, des anciens prophètes, des anciens patriarches, d'Abraham, de Noé, d'Adam et d'Ève. Pas d'innovation, rien qui accuse dans son esprit l'idée de temps révolus amenant une ère plus heureuse pour l'humanité; il prétend revenir au passé le plus lointain, à la croyance de l'Eden bien purifiée et dégagée de tout ce que la série des siècles y avait ajouté de scories et mêlé de cendres. Or, le noyau de cette foi, ce n'était ni dans l'Évangile, ni dans la Thora qu'il le cherchait et l'apercevait encore, puisque ces deux livres ne sont pour lui que des instruments de critique et de théologie comparées; il est dans son point de départ même, dans l'objet de ses plus vives préoccupations, dans la foi des Arabes, abstraction faite de l'idolâtrie qui s'y est mêlée. Considérons donc avec lui ce que c'est que la foi des Arabes.

CHAPITRE III

LA FOI DES ARABES

ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DU SHYYSME

La foi des Arabes, c'est une branche fort maigre et très sèche du chaldaïsme. On comprend sans peine que, dans les siècles reculés, les hommes du désert n'avaient ni le loisir, ni le goût de se jeter dans toutes les recherches philosophiques des écoles de la Mésopotamie, mais ils n'avaient pas non plus la puissance intellectuelle de chercher ailleurs que là leurs opinions religieuses. Par le commerce, par les caravanes, par la politique, par les déprédations même, les Bédouins d'alors, tout comme ceux du Bas-Empire, tout comme ceux d'aujourd'hui, étaient en relations trop suivies avec les peuples les plus cultivés de leur sang et de leur race pour avoir pu s'en isoler, et ils ne l'avaient pas fait ni voulu faire. Leurs mœurs étaient nécessairement différentes des mœurs des villes assyriennes ou babyloniennes, différentes dans le sens d'une austérité que la pauvreté et l'habitude guerrière soutenaient; mais, parlant un dialecte des mêmes langues, voyant les faits des mêmes yeux, souvent tributaire des mêmes rois, l'Arabe du désert qui voulait croire à quelque chose avait dû se renseigner dans les grandes

viles auprès des prêtres et des savants, et cela dès la plus haute antiquité.

Aussi lui en voit-on les principales doctrines. Il ne connaît pas tous les raffinements des philosophes, mais il connaît les principes premiers, et, ce qu'il n'ignore pas davantage, ce qu'il sait peut-être mieux encore, ce sont les superstitions que professent les basses classes ou même les classes élevées dans les pays qui l'ont instruit.

Il croit à l'unité divine, stricte, rigoureuse, sans moralité définie, voulant le mal aussi souvent que le bien, et mettant sa justice dans le fait seul de sa volonté. Cette unité est respectable, assurément, parce qu'elle est toute-puissante, mais elle l'est encore bien plus parce qu'elle est toujours agissante, et que, toujours prête à frapper, elle peut atteindre partout. Se répandant dans le monde sous toutes sortes de formes, elle existe majestueuse dans les planètes; elle est aussi à reconnaître dans les autres manifestations cosmiques. Celles-ci sont fortes, celles-là sont faibles. Il s'agit de vénérer le tout, de ne pas se faire d'ennemis dans ces forces émanées de la force unique. Mais l'esprit de l'homme, malheureusement, ne se prête pas à suivre avec aisance, dans toutes ses diversités, un système aussi complexe; il aime à se fixer. Le Bédouin finira donc par vénérer théoriquement la force unique, ce qui n'a jamais cessé d'avoir lieu, et par se choisir, pratiquement, des protecteurs beaucoup plus souvent implorés parmi les forces émanées. C'est ce qui arrive à tout moment dans la vie mondaine aux solliciteurs de grâces. Ils estiment plus fructueux d'obtenir la bienveillance de quelques autorités subalternes que de rechercher celle d'un maître suprême. Ainsi les Arabes s'occupaient à discerner quelle était la divinité

secondaire qui leur offrait le plus d'avantages, et ils s'attachaient presque uniquement à elle, sans nier le moins du monde le caractère auguste des autres. De là ces discussions dont la Bible a gardé et transmis plus d'un souvenir, où un dieu est opposé en mérite à un autre dieu. Ce genre de culte était renforcé par toutes les pratiques de la divination et de la magie, apprises aussi dans les villes syriennes avec le culte des planètes : celui de Hobal apporté de Belka, celui d'Asáf et de Nayelâh, celui de Mény, de toute l'armée céleste, enfin. Naturellement, à cet ordre de notions se rattachait, jusqu'à l'infiniment petit, la longue série des superstitions domestiques¹.

Il est vrai que les Arabes du désert ont l'esprit moins tourné à cette sorte de recherche ténébreuse que les Arabes des villes, cependant ils n'en pratiquaient pas moins, dans bien des cas, l'immolation des enfants devant les idoles, à la manière des Chananéens. En somme, toutefois, à l'exemple des autres peuples sémitiques, l'unitarisme en religion a toujours été pour eux une tendance assez forte, et qu'ils n'ont jamais perdue de vue entièrement, même quand ils ont cédé à des influences différentes. Les allures indépendantes, qui leur sont chères dans la vie de ce monde, leur inspirent assez de propension à une critique négative ou du moins fort restrictive dans les choses de l'autre. C'est ainsi qu'ils ont contrarié absolument le vœu de Mahomet et ses efforts pour faire de l'Arabie une terre d'une orthodoxie irréprochable. Même de son temps, et sous ses premiers et habiles successeurs, il fut impossible de gagner ce point. Aujourd'hui, il n'existe pas dans tout l'islam un seul pays qui soit moins

¹ *Traité des Écritures cunéiformes*, t. II, pass.

musulman. Certainement, les mêmes tendances à l'opposition existaient avant Mahomet contre la religion existante, et il ne fut pas le premier à s'élever avec passion contre les idoles et contre les pratiques superstitieuses que leur culte entraînait. Le désir général était de trouver une forme de doctrine ramenant vers l'unitarisme, par des chemins agréables au genre d'esprit de la nation. On ne trouvait pas le judaïsme assez arabe; on ne voulait pas se soumettre à ses théories trop israélites, précisément parce qu'on était porté, comme lui et par identité de sang, à faire ce qu'il avait fait, en voyant dans la famille arabe le centre du monde. On ne voulait pas non plus du christianisme, comme trop compliqué. Le dogme de la Trinité sonnait mal aux oreilles des logiciens du désert.

En réalité, le passé qu'on regrettait était encore appréciable à tous les souvenirs, si, même, çà et là, il n'en restait pas de fortes traces, ce qui est le plus probable. C'étaient les débris des doctrines les plus élevées des écoles mésopotamiques, que l'on pouvait apercevoir au milieu de la littérature philosophique, théologique, astrologique, médicale des Syriens, des Juifs, des Perses¹. D'importantes universités étaient en possession séculaire de répandre et d'augmenter l'éclat de cette littérature, plus certainement de corrompre la masse énorme de notions qui s'étaient concentrées dans les diverses sciences qu'elle embrassait. C'étaient Néhardéa, Bumbedita, Rishihr, d'autres villes encore. Là, affluaient des troupes nombreuses d'étudiants de toutes les races et de toutes les croyances, des chrétiens aussi bien que d'autres. Si

¹ *Traité des Écritures cunéiformes*, t. II, pass.

célèbres que pussent être les écoles d'Antioche ou d'Édesse pour l'enseignement de la foi catholique, il ne faut pas se dissimuler que leur éclat était loin d'effacer celui de ces centres scientifiques, et tout ce qu'il pouvait, c'était de soutenir, sans trop pâlir, le rayonnement rival. La meilleure preuve qu'on en peut donner, c'est que les disciples chrétiens qui allaient étudier les sciences sémitiques ne manquaient pas, lorsqu'ils continuaient à rester dans la foi, triomphe assez rare, de rapporter avec eux un butin fâcheusement hétérodoxe, et qui aboutissait à étendre, à consolider, à animer d'une nouvelle ardeur ces innombrables sectes gnostiques presque jumelles de l'Église, et que l'esprit occidental a seul à peu près réussi à étouffer.

Tant d'écoles célèbres que je viens de nommer exerçaient donc une influence immense sur tout l'Orient. Elles représentaient, pour lui, et même en dehors de lui, la science par excellence. Elles se vantaient, et non sans raison, d'avoir recueilli l'héritage de cette érudition antique, nourrice des premiers philosophes de la Grèce, et qui, après avoir fourni des notions premières à Thalès, à Pythagore et à leurs émules, n'avait pas été moins généreuse pour Platon. Enfin, ce n'était l'objet d'aucun doute, que les doctes critiques d'Alexandrie, que les néoplatoniciens, dans toutes leurs nuances, s'étaient trouvés en communion beaucoup plus étroite encore avec les écoles mésopotamiques, et n'étaient autre chose que des disciples restés plus ou moins fidèles dans la forme, mais, en tous cas, des disciples avoués de la doctrine sémitique. On conviendra qu'une science qui pouvait se parer de tels souvenirs et invoquer de tels témoignages, non seulement n'était pas à mépriser, mais devait encore compter sur une vénération universelle. Il était

difficile que sa réputation n'eût pas pénétré dans les camps des tribus arabes, dont le contact avec les populations urbaines était, en définitive, si fréquent; mais il serait plus extraordinaire encore qu'à la Mecque, où venaient et revenaient tant de voyageurs et de gens curieux et même instruits, on n'eût pas su ce qui, depuis des siècles, faisait l'objet de la vénération enthousiaste de toute l'Asie. Surtout, il serait radicalement impossible que Mahomet, enfant d'une grande maison en possession de la grande charge de Gardien du temple de la Kaaba, et où se devaient agiter souvent des questions religieuses, que Mahomet, marchand et voyageur, ayant fréquenté les villes de Syrie et conversé avec tant de gens, que Mahomet, enfin, plein de curiosité pour apprendre et plein de zèle pour comprendre, et plein d'ardeur pour combiner des idées, n'eût pas été, de tous ses concitoyens, celui qui avait encore le plus de notions et la plus haute idée de la science araméenne.

Tous ces motifs, qui semblent de poids, ne sont cependant en eux-mêmes que des inductions raisonnables dénuées de preuves matérielles. Ils vont prendre la valeur qui leur appartient devant certaines observations de fait.

La science araméenne, comme toutes les sciences du monde, a donné naissance à une esthétique littéraire. Il lui a été indispensable de connaître, à son point de vue, et de fixer les règles et les conditions du beau en matière de compositions écrites. Les différentes sociétés civilisées ont vu se produire un phénomène analogue, et le résultat obtenu pour elles par l'intelligence locale a été conforme aux conditions d'existence de la langue et du goût, ainsi qu'à l'expérience que cette intelligence avait pu

acquérir. Il n'en a pas été autrement, dans les pays de langage sémitique, qu'en Grèce et en Italie. Seulement les conditions linguistiques se sont trouvées telles que la beauté littéraire s'est produite là d'une façon toute spéciale, et que le goût aussi bien que le genre des connaissances ont rendu ce qui a passé pour être la perfection du style absolument inséparable des puissantes vertus secrètes attribuées aux écrits. Ainsi un document bien composé, bien rédigé, suivant toutes les règles, n'a pas seulement eu le mérite d'être beau suivant les idées sémitiques; il a encore, par cette cause même, possédé une énergie mystérieuse qui, en l'assimilant aux forces de la nature, en a fait un redoutable instrument d'action magique. Telle est la composition littéraire comme on la comprenait dans les universités fameuses que j'ai nommées tout à l'heure. Un docteur, un sage concevait et exécutait son œuvre de telle façon que, dans quelque direction qu'on en lût les lignes, il en devait sortir un sens religieux et théologique; en outre, en changeant, d'après des règles fixes, la valeur des lettres, de nouveaux sens, également continus, se présentaient; ensuite, il fallait que toutes les lettres fussent allitérées les unes avec les autres; enfin, il ne suffisait pas que des sens multiples se rencontrassent dans le texte, il fallait encore que certains de ces sens fussent d'une nature favorable, certains autres d'une nature néfaste. De pareils tours de force n'étaient assurément pas faciles à exécuter, et, par conséquent, leur nombre n'était pas infini; mais il n'y a pas de doute que rien ne devait être plus glorieux que de trouver une combinaison nouvelle dans ce genre; ce devait être le plus grand succès de la vie d'un savant, et l'œuvre la plus considérable que le temps pût enfanter. En effet, ces

textes qui, à les lire, ne présentent guère que des combinaisons de noms divins, renferment, *ipso facto*, toute l'énergie de ces différents noms, en tant qu'ils manifestent tels ou tels attributs de la puissance divine. Ils exercent sur la nature une influence irrésistible; ce sont des formules médicales d'une force extrême; et, quant à la philosophie, que pourrait-elle trouver de plus profond et de plus auguste que ces écrits qui, sous la couverture étroite d'un mot bi-syllabique ou même d'une seule lettre, offrent à la méditation du savant les secrets les plus variés et cela à l'infini? C'est ainsi que la science sémitique aboutissait à la production des talismans. Les talismans, maîtres de toutes les imaginations, se fabriquaient, à la vérité, en Asie, mais couraient le monde occidental tout entier. Les Mecquois avaient des talismans, ainsi que tout le monde, et n'en pouvaient ignorer le mode de production. Ainsi Mahomet devait savoir, et il savait aussi bien que personne, que l'unitarisme sémitique auquel il voulait faire revenir son peuple n'allait pas sans cette certaine science, de certaine nature, qui en était déjà sortie et qui était la plus célèbre du monde d'alors, chez les Asiatiques, chez les Grecs, chez les Romains, et que cette science, pour être vraiment auguste, ne pouvait s'exprimer qu'au moyen d'un certain style qui faisait ressembler les œuvres de toute l'école aux talismans que l'on avait l'habitude séculaire de tant redouter et vénérer.

Le Koran fut écrit suivant ce système. Il a plu au Prophète de se taxer lui-même d'ignorance, afin de bien établir qu'il aurait été incapable d'inventer la sublimité de forme et de fond qu'on trouve dans son ouvrage. Il attache tant de prix à la qualité de pauvre d'esprit qu'il fait remarquer

plusieurs fois que Dieu seul était capable d'exécuter un chef-d'œuvre comme celui qu'il présente, et il met au défi ses contradicteurs de rien produire d'approchant. Sous ce rapport, je ne crois pas qu'il ait trop présumé de la portée de son argument; car, en arabe, aucune composition ne saurait se comparer, en effet, au mérite supérieur de la rédaction et des pensées de certaines parties du Koran; et, soit que les circonstances n'aient jamais été si favorables qu'au moment où ce livre fut écrit, soit qu'il ne se soit jamais rencontré un second écrivain aussi habile à manier la langue, il est incontestable que tous les efforts pour produire quelque chose de beau en arabe n'ont jamais abouti, tant nombreux qu'on les ait vus, qu'à des essais de qualité inférieure et toujours à des copies. Aussi n'est-ce pas sérieusement qu'il faut discuter la qualification d'*ignorant* que se donne Mahomet et que des critiques chrétiens ont assez naïvement relevée pour s'en servir contre lui; il ne faut pas accepter cette prétention, sans quoi on serait obligé d'entrer avec le Prophète dans l'hypothèse du livre dicté par l'archange Gabriel. Car, pour savant, au point de vue arabe, suivant les possibilités du temps et du pays, savant dans les apocryphes chrétiens, dans les traditionnalistes juifs, dans la philosophie araméenne, savant et rompu au maniement du style difficile de cette philosophie, savant par une connaissance inouïe du vrai caractère de la langue arabe et de ses ressources propres, et du genre de beautés qui ressort de son génie particulier, le Prophète l'est à un degré supérieur et avec un génie qu'il serait puéril de nier ou de prétendre méconnaître. Il a su, notamment dans l'adoption du style talismanique, manier l'allitération et accumuler les sens multiples comme personne ne

l'a jamais pu faire. De même qu'au dire de kabbalistes, la Bible renferme quarante-neuf sens purs et quarante-neuf sens impurs, de même, sur la déclaration d'El-Djahedh, le Koran présente d'une part la louange de Dieu, de l'autre le blasphème, antinomie absolument indispensable dans un livre sacré, suivant les idées chaldéennes. Ce ne sont pas là de ces résultats qui s'obtiennent par inspiration; il faut, pour les produire, des modèles parfaits, l'étude, la méditation, le travail, la patience et le temps.

Considérée sous cet aspect, la grande œuvre de Mahomet, l'islam, est une religion qui s'est donné pour but de remonter le cours des âges, afin de retrouver l'unitarisme absolu des ancêtres arabes, c'est-à-dire des ancêtres assyriens. Épurer l'arabisme de son temps, voilà donc ce que le Prophète se propose; pour instruments, il emploie les notions chrétiennes et juives, et il les choisit de préférence parce que ces religions lui présentent une forme de l'unitarisme plus exacte que les productions contemporaines de la même idée. Seulement, par les raisons que j'ai indiquées, il ne consent à accepter ni l'une ni l'autre religion : elles se sont séparées de l'araméisme. Il se sert aussi et surtout de cet araméisme et avec une prédilection marquée; c'est là qu'il va chercher et la forme et même beaucoup de ses idées, sans compter ce que ce système avait déjà en commun avec le judaïsme et les dogmes chrétiens. L'araméisme est placé vis-à-vis de lui à peu près dans la même situation que l'arabisme, ou plutôt c'est identiquement la même chose. Il y reconnaît la vraie foi, souillée par des accumulations d'erreurs idolâtriques successives. C'est ce terrain qu'il lui faut déblayer et sur lequel frappent ses colères les plus fortes. Mais, par cela même que c'est le terrain aimé, favorisé, celui qu'on doit ren-

dre à la foi véritable, le terrain fécond où celle-ci germait jadis et prospérait, il est aussi tout naturel que le Prophète accorde aux partisans de cette ancienne loi, qu'il appelle les Sabys, les mêmes prérogatives qu'aux chrétiens et aux juifs. Il voit en eux, bien qu'égarés, des adorateurs du Dieu unique. Enfin, de cent manières, il laisse apercevoir qu'il est au fond leur homme. Il admet leur magie, leur astrologie, leur algèbre, leur talismanique, leur doctrine sur la puissance active des sons, des lettres, des mots combinés avec l'énergie des nombres; c'est là le milieu de connaissances qu'il accepte; et, pourvu qu'il détruise l'idolâtrie qui s'y est glissée, il ne prétend y rien changer ou bien peu de chose.

Aussi sa morale est-elle très imparfaite. Elle reste absolument celle de l'ancien sémitisme, et, en réalité, au point de vue où se place Mahomet, il n'en peut être autrement. Personnellement, le Prophète était, parmi les Arabes et même entre tous ses contemporains, un homme de mœurs douces, graves, aimant la justice, d'une bienveillance étendue, d'une indulgence grande et d'un désintéressement sans bornes. Mais ce sont là, chez lui, des questions de tempérament, et non pas de principes. Il n'a cherché à rien changer, dogmatiquement, au fond de la morale connue, reçue, pratiquée autour de lui, avant lui. Il a fait beaucoup de bien, assurément, mais sans esprit de suite, sans système, sans aucune notion nettement sentie, encore moins démontrée du droit. Il s'est opposé, avec une assurance généreuse, à la continuation des inhumations d'enfants naissants, usage qui, dans les tribus du désert, souvent menacées de famine, remplaçait l'exposition usitée dans l'empire gréco-romain; il a étendu l'usage des compositions pécuniaires

pour meurtre ; il a rendu presque impossibles dans la pratique les condamnations régulières pour adultère en exigeant la présence de quatre témoins oculaires ; dans les cas où il a dû subir l'action des préjugés un peu sanguinaires de son peuple, il n'a jamais manqué de faire remarquer que Dieu aimait ceux qui pardonnent ; enfin, pour ne pas trop étendre la liste de ses bienfaits très réels et nous en tenir au principal, il a créé la position légale des femmes dans le mariage, et elle est loin d'être aussi dure que nos idées nous portent à le croire. Mais, encore une fois, cette législation, toute louable qu'elle est, surtout si on la compare à celle qu'elle a renversée, présente de grandes lacunes, offre de nombreuses inconséquences, manque de sérieux, parce que c'est une œuvre du sang et des nerfs, et que l'essentiel, les principes logiques, y manquent, comme à toutes les conceptions de l'esprit sémitique, et, en effet, l'unitarisme sémitique auquel le Prophète remonte et se rattache le plus étroitement qu'il peut, ne possède rien de ce genre. Dans sa notion de la nature divine, ce qui domine, c'est l'infini d'abord, la toute-puissance ensuite, et sur ces deux attributs, comme les rameaux d'un arbre sur les maîtresses branches, se ramifient les autres idées que les sectateurs d'un culte pareil se font des perfections appartenant à l'Être souverain. La justice y reste dans un état d'indéfinition complet. On la compte, assurément, parmi les qualités de la Toute-Puissance ; mais qu'est-elle, cette justice ? Je l'ai déjà dit : rien autre que la volonté ; et cette volonté de l'essence infinie, constamment présentée sous un aspect rébarbatif, contient autant le mal que le bien ; elle n'a rien de pur, rien de net.

C'est là un défaut considérable assurément, et qui

exerce sur les esprits asiatiques la plus déplorable influence. La justice n'est pas une de ces conceptions que les théologiens, après les fondateurs de religions, peuvent laisser impunément aux siècles futurs à reconnaître et à déterminer. L'idée de mystère ne saurait s'adjoindre à elle; on ne saurait la vénérer à l'état voilé, comme une Isis; il faut qu'elle se montre tout entière et toute nue comme la vérité, parce que le monde a soif de la justice, et il faut encore que la notion en soit si complète qu'on ne puisse se tromper sur son caractère sans le vouloir. Le catholicisme a atteint sur ce point capital un degré de précision qui ne laisse rien à souhaiter; et, suivant l'exposition de saint Thomas, il a établi que, dans la définition de cet attribut, il faut d'abord la volonté pour bien déterminer que l'acte juste est nécessairement libre; ensuite admettre la constance et la perpétuité, pour qu'il soit fort et bien établi. Ces points fondés, arrive la formule: « La justice est une habitude d'après laquelle quelqu'un, par une volonté constante et perpétuelle, rend à chacun son droit. » On ne voit pas que les âges modernes, dans leurs philosophies successives, aient ajouté beaucoup de choses à l'expression de l'Ange de l'École.

Mais l'islamisme n'a produit rien de semblable sur ce point capital. Partout le vague, l'incertitude; la crainte infinie des jugements de Dieu, qu'il n'y a aucun moyen de prévoir, et la déférence absolue avec laquelle on déclare s'y soumettre, voilà tout ce qu'il sait dire. Encore une fois, le Prophète n'a modifié nullement l'ancienne conception de la morale, se bornant à adoucir les usages autant qu'il était en lui, par bonté et douceur naturelles plus que par un système réfléchi. En matière dogmatique, on a vu de même qu'il n'avait voulu que retrou-

ver les anciennes bases, les antiques croyances de l'araméisme. On peut donc prononcer avec assurance que l'originalité manque essentiellement à son dogme, et que, s'il n'a pas fait avancer, au point de vue moral, les populations sur lesquelles il a étendu son influence, il a simplement voulu, au point de vue de la foi, leur faire rebrousser un peu chemin sur la route déjà parcourue.

La conséquence de ce défaut de nouveauté a été naturellement ce que nous avons déjà observé; l'islam n'a réussi qu'à jeter un instant d'incertitude dans les esprits de ses sectateurs, et bientôt on a pu s'apercevoir qu'aucun des abus intellectuels du passé n'était vraiment détruit. Seulement, comme l'islam, avec ses formules vagues et inconsistantes, semblait inviter tout le monde à le reconnaître sans forcer personne à abandonner rien de ce qu'il pensait, il est devenu ce que nous le voyons, le manteau commode sous lequel s'abritent, en se cachant à peine, tout le passé et les idées hybrides qui bourgeonnent chaque jour sur un sol qui contient tant de choses en putréfaction.

La plus grande preuve qu'on en puisse donner, c'est l'existence même du shyysme persan.

Lorsque les Arabes eurent renversé l'empire sassanide, à la bataille de Kadessyeh, leurs succès furent rapides et, au premier abord, aussi inconcevables que ceux dont ils avaient à se réjouir du côté des provinces grecques. La raison en est la similitude parfaite de décomposition où se trouvaient les deux grands États qu'attaquait le jeune mahométisme. Sans rien ôter de l'énergie sauvage, de l'enthousiasme belliqueux des arrivants, sans nier leurs vertus conquérantes : dévouement, sobriété, grandeur d'âme, intrépidité; sans méconnaître le

génie de leurs chefs, il est manifeste que s'ils avaient eu en face d'eux en Orient, comme il est arrivé en Occident, des populations attachées à leurs maîtres et des chefs militaires capables d'user avec discernement des ressources immenses que possédaient les contrées envahies, les résultats eussent été tout différents de ceux que l'on a vus, et les Amrou et les Khaled se fussent fait rudement et promptement rembarquer dans leurs déserts. Mais les contrées byzantines étaient pourries de vice, désarmées et disloquées par les hérésies, et les territoires persans ne l'étaient pas moins par des causes tout analogues.

Les mages, en fondant, sous l'abri de la politique sassanide, une religion d'État qui prétendait ne tolérer aucune foi dissidente à côté d'elle, faute que les Arsacides s'étaient refusés à commettre, n'avaient pas pris garde que le sol était d'avance miné sous leur édifice. Dans le sud et dans tout l'ouest de la monarchie, les polythéismes grec et assyrien, fondus ensemble par le néo-platonisme, dominaient chez les populations. Dans le nord, les tribus ne voulaient reconnaître et pratiquer le parsysme que sous les formes libres du culte primitif, qui n'admettait pas de clergé; elles repoussaient donc les emprunts nombreux faits par la nouvelle cléricature à l'araméisme, prétendaient que chaque chef de famille devait rester l'unique prêtre de l'autel domestique, et n'acceptaient pas d'autre autel. Et, par-dessus ces résistances ou par-dessous, ou à côté, se glissaient à travers mille fissures un groupe notable de sectes chrétiennes, un nombre considérable de communautés juives assez puissantes pour avoir leurs princes et leurs gouvernements particuliers, déployer des étendards, soudoyer des soldats, conduire des guerres privées, et d'autres associations encore, plus modestes peut-

être, mais non moins obstinées dans leur foi, des bouddhistes, des manichéens, et aussi des brahmanistes, ces derniers dans le Kerman et les districts d'Hormouz.

L'énergie avec laquelle le parsysme renouvelé provoqua, accepta, soutint la lutte, n'est pas sans mériter quelque considération. Par le grand nombre d'emprunts que ses promoteurs firent au judaïsme, au christianisme, à la philosophie chaldéenne, il est clair qu'il se proposait la tâche qui a souvent séduit de grands politiques, mais qui n'a jamais réussi à aucun. Il voulait, en contentant tout le monde, en acceptant quelque chose de toutes les idées et, en remplaçant les anciens cultes par un syncrétisme habile, faire succéder une ère de concorde universelle à la discussion générale. Il est curieux que cette volonté toute philanthropique, chaque fois qu'elle s'est produite avec une pareille netteté, n'a jamais manqué d'aboutir à des violences. Le parsysme fut, en effet, amené à être essentiellement persécuteur, et quand il n'en venait pas à une tyrannie ouverte, il se montrait taquin, agressif, oppresseur, odieux aux populations. Il l'était d'autant plus que l'administration politique le soutenait, et toute la haine que celle-ci pouvait s'attirer, il ne manquait pas de la partager avec elle.

La bataille de Kadessyeh fut un signal de délivrance pour les dissidents, et on vient de voir qu'ils étaient nombreux. Les juifs, que l'on massacrait de temps en temps, et les chrétiens, que l'on déportait, respirèrent sous l'autorité d'un prophète qui les déclarait vrais croyants quoique incomplets et n'exigeait plus d'eux qu'un impôt en les exonérant des obligations militaires. Les innombrables gens de métiers que frappait une réprobation légale fondée sur ce qu'ils souillaient le feu, l'eau, ou la terre

par leurs professions et que l'on maltraitait en conséquence, s'empressèrent de se convertir et allèrent grossir les rangs avides des vainqueurs. Voilà ce qui explique assez les prompts succès, l'extension subite de l'islam dans l'Asie Centrale.

Cependant, le gouvernement n'était pas resté pendant plus de quatre siècles aux mains de religionnaires aussi savants et aussi fermes que les parsys sans que l'influence de ces derniers, impuissante à tout saisir, n'eût réussi du moins à s'étendre beaucoup. S'ils avaient d'ailleurs été vaincus, c'était avec la monarchie nationale, avec la patrie elle-même. Ils se trouvèrent, au bout de quelque temps, quand bien des griefs furent oubliés, représenter cette patrie opprimée. Débris des anciens pouvoirs, ils avaient conservé richesses, honneurs, influence locale beaucoup plus qu'on ne le croit, car on a fort exagéré les instincts oppresseurs et surtout spoliateurs des musulmans. Les chefs féodaux des tribus et des villages qui étaient parsys à l'ancienne mode, sous les Sassanides, et odieux au clergé triomphant, devinrent parsys à la nouvelle et chers au clergé opprimé. Quand des princes turks ambitieux voulurent se créer des royaumes dans les domaines des khalifes, ils ne manquèrent pas de remarquer ces dispositions et, tout musulmans qu'ils étaient, souvent musulmans excessifs comme Mahmoud de Ghazny, ils les encouragèrent. La littérature, sauf quelques réserves de formes, se piqua d'être guèbre au fond parce qu'il lui était commandé d'être persane. Tout le monde devenu libre de maudire les Arabes s'en donna à cœur joie, même les petits-fils de ceux qui les avaient tant accueillis, et les souvenirs affaiblis de l'ancien mécontentement s'effacèrent devant les souvenirs grandioses de l'ancien sacer-

doce, qui devinrent autant de regrets. Ce fut cette puissance éclipsée qui devint désormais l'objet de tous les rêves. On n'avait plus de descendants de l'ancienne dynastie, mais on pouvait refaire la nationalité si l'on réussissait à reformer un clergé semblable à celui que l'on pleurait. A dater de ce moment, le patriotisme persan eut pour expression la recherche d'une formule religieuse qui lui fût propre et qui se rapprochât, autant que les temps le pouvaient permettre, des anciennes apparences.

Car, de quitter brusquement l'islam, il n'en pouvait pas être question. Le monde entier, alors, était musulman pour un Oriental. C'était la puissance politique, c'était l'éclat, c'était la civilisation. Volontiers on réduisait l'islam à n'être qu'un mot; les philosophes y travaillaient à leur manière, avec non moins d'ardeur que les princes sassanides, gaznévides, bouydes, deylémites à la leur; mais ce mot, il le fallait; il en était, absolument comme nous, où les incrédules, sans tenir en aucune façon à la messe, font cependant un si grand éclat de ces termes : « civilisation chrétienne » — « monde chrétien. »

C'était à l'unité du khalifat qu'on en voulait. On étouffait sous cette domination unique, étendue de l'Espagne à l'Inde, et les Persans aspiraient à leur autonomie. Les Persans attaquèrent donc la légitimité des khalifes. Ils se firent les champions du droit méconnu des Alydes et se trouvèrent ainsi établis sur un terrain où, devenus maîtres d'une théorie légale plus exigeante que la légalité reçue, plus arabes que les Arabes, plus musulmans que leurs rivaux, ils les assaillirent au nom de principes que ceux-ci avaient mauvaise grâce à nier et qui étaient tous contre eux. Ce fut le commencement du shyisme et, dès les premiers jours, cette levée de boucliers occasionna de

grands troubles et causa de grands malheurs. Mais elle servit au delà de toute espérance la cause nationale et raviva merveilleusement les données morales et les croyances de l'ancien Iran.

En apparence, il ne s'agissait que d'une opinion sur le droit des Abbassides à occuper le trône. En réalité, des habitudes absolument opposées aux dogmes de Mahomet reparurent et s'établirent graduellement. Chaque ville, de la réunion de ses docteurs, forma un clergé; ce clergé reprit une hiérarchie, s'attacha à couvrir de ses membres unis le pays tout entier et, avec le temps, y réussit. Il ne pouvait pas justifier son existence par le Koran, ni même par les traditions authentiques du Prophète, qui, au contraire, avait voulu que chacun des croyants restât maître et libre dans sa foi. Il s'arma donc de maximes antiques et, les métamorphosant en dires du Prophète et des Imams, il établit dogmatiquement que le Koran, sous peine d'infidélité, ne pouvait être lu et commenté que par des moullas. Ces maximes antiques, auxquelles j'ai déjà fait allusion plus haut, furent prises un peu partout, dans les écrits des philosophes comme dans ceux des parsys, mais préférablement dans les derniers, et ainsi, graduellement, il arriva un jour où la religion sassanide se trouva virtuellement ressuscitée, à peu de chose près, dans le shyysme. Ce jour suivit de peu l'avènement des Séfewys, qui se trouvèrent ainsi être à leur tour des espèces de Sassanides musulmans.

En allant au fond des choses, voici aujourd'hui ce qu'est le shyysme : Dieu infini, éternel, unique, n'exerce pas sur le monde une action directe. Il en a posé les lois, il a établi les conditions de la damnation et du salut; on retournera à lui. Le Prophète est invoqué plutôt pour la

forme qu'en fait. Il est la plus excellente des créatures. Est-il créature? On en peut douter, tant il se confond avec Dieu sur bien des points. En tout cas, le Koran est increé, il a existé de toute éternité dans la pensée divine. En somme, Dieu, le Prophète, le Koran reviennent assez bien à une unité enveloppante qui représente la notion du Zerwanè-Akerené, le *temps sans limites*, d'où le parsysme des derniers âges tirait tout le reste des existences et au moyen de laquelle il prétendait donner satisfaction à l'unitarisme araméen.

Ce qui est vraiment actif, c'est le corps des Imams. Le monde n'est conservé, justifié, conduit directement que par eux et leur action. En dehors d'eux, il n'y a que ténèbres. Ne pas s'en tenir à eux, c'est courir au-devant de la Géhenne. Avec eux, tout est salut. Ils sont douze, mais en y regardant de près on aperçoit en eux deux faits bien distincts : chez Aly, le rôle tout divin, tout conservateur, tout sauveur d'Ormuzd, tandis que ses descendants ressemblent aux Amshaspands à s'y méprendre. Si, au contraire, on contemple l'imamat, réduit à une existence concrète, c'est encore Ormuzd que l'on retrouvera. Quant au monde, à la matière, au Sheytan sémitique qui y préside et qui est en contention perpétuelle avec les Imams, on y aperçoit sans peine Ahriman et sa défaite assurée. Il n'est pas très extraordinaire qu'un pareil système soit odieux aux sunnites; ils n'ont pas grand peine à le reconnaître à travers ses déguisements et malgré ses habiletés de langage. S'ils lui donnent le nom qui lui appartient en l'accusant de parsysme, ils n'ont pas tort. Mais ce qu'ils méconnaissent à leur tour, c'est qu'une religion aussi vague que la leur, aussi inconsistante dans sa profession de foi, pouvait seule permettre

une pareille intrusion. S'il y a scandale, c'est un scandale que l'islam rendait inévitable en prenant si peu de soin de l'écartier. En effet, l'islam, moins exigeant que le parsysme sassanide, semble avoir plutôt voulu fonder un empire terrestre qu'une religion proprement dite. On pourrait l'accuser d'avoir surtout tenu à enrôler, sous ses étendards, aux plus faciles conditions possibles, le plus de gens, le plus d'esprits différents. Réellement, cette foi n'est pas une foi dans l'idée d'un système bien défini; c'est un compromis, une cocarde, un signe de ralliement; on peut à peine y rien trouver d'obligatoire, et c'est pourquoi, favorisant la mobilité de l'esprit asiatique, ne le gênant en rien, il lui est agréable en presque tout et ne menace aucunement de tomber en ruines de la façon dont nous l'entendons en Europe. Mais on verra tout à l'heure qu'une transformation de plus, après toutes celles auxquelles il s'est constamment prêté, est impossible.

CHAPITRE IV

LE SOUFYSME. — LA PHILOSOPHIE

Quelque regret que j'en éprouve, on ne peut véritablement citer le christianisme que pour mémoire dans une revue des opinions vivantes de l'Asie Centrale. Ne serait-ce que pour l'honneur du nom de chrétien, on voudrait avoir ici quelque chose de favorable à dire. Malheureusement, je ne l'ai pas trouvé. Tous les vices des musulmans se rencontrent chez les gens qui professent le christianisme, catholiques ou schismatiques. D'une ignorance effrayante, ils ne sauraient exercer aucune action sur leurs compatriotes, sinon sur la partie la plus basse et par les superstitions. Quand, par un grand hasard, il m'est arrivé de rencontrer un prêtre chrétien indigène qui s'occupât, outre le soin exagéré de ses intérêts temporels, de quelques questions plus élevées, j'ai constaté qu'il était soufy. Rien de plus simple. Dans le manque de contact avec les choses de l'Europe et ne lisant jamais de livres théologiques, n'en ayant même point et n'éprouvant aucun désir d'en posséder, ces ecclésiastiques n'ont d'autre reflet de science que ce qui leur est renvoyé par le monde musulman qui les entoure, et comme le soufysme est adopté à

peu près par tout le monde, ils en entendent forcément parler, se plaisent, en tant qu'Asiatiques, à ses subtilités, goûtent son panthéisme et le mêlent à leurs doctrines propres. J'ai même connu un prêtre élevé à Rome, renvoyé sans ordination, consacré cependant, par la suite, à l'aide de quelque fraude, et qui était un soufy de la plus vulgaire espèce.

Cette dégradation est si réelle et si générale, la morale même, chose à peine croyable, se montre chez ces malheureux si inférieure de tous points à celle des musulmans, qu'on ne sait comment s'expliquer des vérités si tristes. Pour moi, après y avoir réfléchi longtemps, je serais tenté de croire que la cause en est dans la bassesse originelle des classes sociales auxquelles appartiennent primitivement les chrétiens. Soit Koptes en Égypte, soit Chaldéens en Perse, ce sont des restes de populace urbaine ou agricole. Les classes supérieures n'ont pas résisté longtemps aux séductions du pouvoir, de la richesse, de la considération, et ont promptement embrassé une religion victorieuse qui ne leur demandait guère de sacrifices. Ce qui est demeuré chrétien, c'est ce qui ne valait pas la peine d'être converti.

Les juifs ne méritent pas tant de dédain. La plus grande partie, à la vérité, s'occupe uniquement de soins matériels et présente ce laisser-aller extérieur, ce délabrement de visage et de vêtements qui ne leur ont valu nulle part ni beaucoup de sympathie ni beaucoup d'estime ; mais on leur retrouve, en Asie comme ailleurs, cette énergie morale, cet orgueil religieux qui les élève et les fait surnager sur tant de catastrophes, et cela uni à une préoccupation vive, chez quelques-uns d'entre eux, de leurs dogmes, de leurs livres, de leurs sciences. Ce que

les presses européennes ont surtout envoyé à l'Asie depuis cent ans, ce sont des livres hébreux. On rencontre ces volumes en nombre assez considérable, et il n'est si petite communauté, dans des villes insignifiantes, dans des villages de l'intérieur, qui ne possède les ouvrages essentiels en éditions de Venise ou de Livourne. On a vu tout à l'heure qu'on ne pouvait rien dire d'analogue des Églises chrétiennes. Les juifs ont des docteurs dont quelques-uns, en fait de connaissances talmudiques et philosophiques, sont très savants. J'ai été frappé d'un étonnement véritable, le jour où l'un de ces érudits m'a parlé avec admiration de Spinoza et m'a demandé des éclaircissements sur la doctrine de Kant. Ces noms, ces idées, des lueurs d'autres idées qu'on devrait leur supposer inconnues arrivent jusqu'à eux dans les ouvrages qu'ils font venir surtout d'Allemagne et dont l'entrepôt est Bagdad. Du reste, ils entretiennent des communications les uns avec les autres sans que les distances les arrêtent. Pour des intérêts dogmatiques, pour des points doctrinaux, pour des questions de droit civil, ils se maintiennent en rapports constants avec le grand rabbin de Jérusalem qui, qualifié, dans leur style officiel, de « Roi d'Israël, » décide souverainement sur toutes les questions litigieuses. Son opinion fait loi et n'est jamais contredite. Très au courant des noms et de la façon de penser de leurs coreligionnaires européens les plus puissants, les juifs sont visités dans l'Inde et en Perse par des missionnaires ou plutôt des collecteurs qui recueillent parmi eux, pour les juifs de Jérusalem, des aumônes qui ne sont pas refusées. C'était par ces voyageurs qu'autrefois les nouvelles circulaient. Aujourd'hui les juifs se servent aussi à l'occasion des moyens de communication dont

disposent les Européens et qui sont plus fréquents et plus rapides, sinon plus sûrs. Non seulement ces correspondances traitent de questions d'intérêt ou de nationalité, mais elles ont aussi pour objet la discussion de points de doctrine et même l'échange de productions littéraires, tantôt, mais rarement, en hébreu proprement dit, tantôt en chaldéen ou araméen, et avec des recherches d'élégance linguistique très raffinées. Ces compositions ne sont pas toujours d'un caractère sérieux. Il y a peu de mois, les juifs lettrés de Téhéran étaient occupés d'une satire en vers, déclarée par eux admirable et dont un rabbin de Jérusalem était l'auteur.

En aucun temps la hardiesse des spéculations philosophiques n'a fait défaut aux juifs. Rien parmi eux n'est changé sous ce rapport, et on cite principalement à Bagdad plusieurs savants qui, par la témérité de leurs objections, sont dignes de ce que leur nation a produit de plus hétérodoxe. L'esprit juif est chercheur de sa nature et aime à acquérir, dans les richesses de ce monde, aussi bien ce qui est science que ce qui est or. Il faut, en outre, observer qu'un nombre très restreint des juifs de Perse se prévaut d'une origine hébraïque. La masse descend de prosélytes, et il en résulte des prétentions à la noblesse qui ne sont point contestées aux familles que l'on reconnaît être venues de Terre-Sainte. Celles-ci, regardant leurs coreligionnaires comme d'un sang moins pur, ne s'unissent pas volontiers à eux par mariage. Mais, de leur côté, les descendants des prosélytes doivent à leur origine de posséder les qualités d'esprit actives et turbulentes de leurs concitoyens persans. Ils entrent volontiers en discussion avec les musulmans et, en ce moment même, des rabbins vont faire imprimer à Téhéran

une réfutation en règle d'un moulla qui a publié, il y a six mois, un livre contre certains points de leurs doctrines. Le soufysme leur plaît et les attire; mais il me semble à remarquer que les plus habiles d'entre eux sont surtout séduits par la philosophie proprement dite. Ce qui est l'objet de leurs études favorites, c'est la talismanique et tout ce qui s'y rattache, et, sur ces points, les musulmans sont assez disposés à les reconnaître comme leurs maîtres et à accorder plus de confiance aux charmes composés par les juifs qu'à ceux dont ils sont eux-mêmes les auteurs*.

En fait de doctrine courante, celle qui se fait le plus remarquer, c'est celle des Soufys. Il est indispensable d'en dire ici quelques mots.

En Europe, on s'est intéressé particulièrement à cette face des idées persanes. D'habiles gens s'en sont occupés et ont donné des traductions et des appréciations fort exactes en soi, mais peut-être insuffisantes pour faire bien comprendre la nature, la portée et la raison du succès de cette philosophie.

Elle a commencé de très bonne heure sous l'islam et en revêtant avec exagération quelques-unes de ses livrées, en vantant jusqu'à la folie la nature et le rôle du Prophète, elle s'est fait admettre, elle s'est fait même admirer là où des doctrines cependant moins dangereuses qu'elle rencontraient l'exclusion et l'anathème. Elle était propre à séduire et à tromper l'esprit asiatique, et cela parce qu'elle le sert merveilleusement suivant ses goûts. Si elle est courtisanesque pour le Prophète, elle est, à la vérité, profondément, sincèrement unitaire. Elle

* *Traité des Écritures cunéiformes*, tome II.

accepte avec joie tout ce que le Koran enseigne à cet égard; seulement, et là est sa particularité, elle l'exagère et profite du vague des formules pour aller bien au delà de ce que Mahomet a voulu. Sous des apparences de piété dévouée, elle pousse le principe jusqu'au panthéisme le plus absolu, ne reconnaît d'être, d'existence qu'en Dieu, nie tout ce qui n'est pas Dieu, voit Dieu partout et en tout et rejoint par toutes sortes de détours et de faux-fuyants l'araméisme le plus condamné. Mais, je le répète, ses allures sont d'un islamisme irréprochable. Le soufysme pratique le Ketmân mieux qu'aucune autre secte. Il excelle dans l'art de dérouter les investigations menaçantes, et ce n'est que rarement qu'un de ses adeptes enivré se compromet au point de crier en public ce que tous les doctes pensent en secret : Dieu, c'est moi!

Le soufysme, grâce à son Ketmân, grâce à son adresse, séduit toutes les classes de la société orientale. Il a perfectionné à l'excès ses moyens d'action. Il a des chefs, des conseils, des moines, des missionnaires et une si grande multiplicité de degrés, qu'il est bien difficile qu'un esprit quelconque ne rencontre pas à s'y loger. Les sages, les ouréfas, mesurent la science à chacun suivant la force ou la faiblesse de son esprit. S'ils s'aperçoivent qu'une maxime scandalise leur néophyte, ils ont toujours sous la main un double sens qui leur permet de lui démontrer qu'il s'est récrié à tort. Si, au contraire, son estomac théologique est robuste, ils lui prodiguent les aliments de la plus difficile digestion. Les rêveurs sont communs en Orient. Pour les rêveurs, ils tiennent prêts les plus amples, les plus séduisants sujets de divagation, et ne se fiant pas encore assez aux puissances naturelles de l'ima-

gination humaine surexcitée, pour aller aussi loin qu'ils le souhaitent, ils recommandent l'usage de l'opium et du beng, élevés ainsi à la dignité de véhicules religieux. On peut assez supposer ce que ces pratiques seules valent de popularité à une doctrine auprès d'un peuple qui a la passion effrénée de l'ivresse physique aussi bien que morale.

L'ivrognerie est, en effet, un vice général dans l'Asie Centrale. On ne se douterait jamais que la religion officielle prohibe absolument l'usage même modéré des boissons fermentées, ni encore moins que la loi civile, sous cette inspiration, ait édicté et applique encore assez souvent, contre les contrevenants, des peines d'une dureté, on pourrait dire d'une férocité disproportionnée à l'objet. Rien n'y fait, et les délits que Mahomet a voulu prévenir sont de tous les jours, de tous les instants et de toutes les personnes. Les prêtres aussi bien que les princes passent les nuits à boire. Les dames de la famille royale, tout autant que les filles du bazar, tombent, vers le minuit, ivres mortes sur leurs tapis, et le *thé froid*, comme on appelle par décence l'arak, l'eau-de-vie d'Europe même, remplissent les théières et en coulent incessamment à flots. Ce n'est pas le plaisir de banqueter en compagnie ni de parcourir les degrés successifs de l'excitation et de la gaieté, c'est encore moins le goût du breuvage en lui-même qui amènent ces excès. Les Asiatiques n'aiment ni la saveur du vin, ni celle des spiritueux. Quand ils boivent, ils s'arment d'un mouchoir, font, avant d'avaler, une grimace de dégoût, s'exécutent comme un patient qui s'administre une médecine, et s'essuient ensuite la bouche avec toutes sortes de démonstrations d'horreur. Si quelques-uns des grands achètent à grands frais des vins d'Europe, c'est affaire d'ostentation et pour que leurs hôtes admirent leur

magnificence; en réalité, ils ne reconnaissent que deux classes de boissons : celles qui enivrent lentement et celles qui enivrent vite. Depuis quelques années, ils commencent à tenir le porter en haute estime, parce qu'ils le classent dans la seconde catégorie. Arriver le plus promptement possible à ne plus discerner la saveur de ce qu'ils avalent et à tomber dans la torpeur, voilà ce qui les charme, le sommeil de l'abrutissement est l'objet de leurs vœux. Je connais des hommes profondément instruits, avides de connaissances, goûtant avec délices les jouissances philosophiques les plus raffinées, et qui ne sauraient se passer d'être ivres-morts tous les soirs. Ce qu'il faut admirer, c'est la façon dégagée dont ils portent un pareil régime; mais je reviens aux soufys, qui paraissent être, en grande partie, coupables d'avoir implanté ces habitudes dans les populations.

Ce n'est rien dire de nouveau que de les déclarer panthéistes; toutefois cette qualification, exacte si l'on considère les tendances de leur doctrine, ne peut rigoureusement s'appliquer en réalité qu'à certaines classes de soufys. Les degrés inférieurs n'ont pas toujours une conscience nette de la conséquence dernière de leurs opinions et s'en tiennent, avec plus ou moins de discernement, à la lettre des déclarations de leurs grands docteurs Mahmoud Sbébestéry, Djélaledin, surnommé « le Moulla du Roum », ou Féryd Eddyn, « l'Épicier. » Sur la foi des apparences qu'ils n'ont pas pénétrées, ils reconnaissent le Dieu individuel du Koran, et ne supposent pas qu'après leur mort il leur soit réservé autre chose plus que de l'approcher dans une intimité supérieure à celle à laquelle seront appelés les religionnaires qui n'ont pas le bonheur de partager leurs doctrines. On n'est donc pas

tout à fait dans le vrai en prenant le panthéisme pour le dogme essentiel des soufys. Le plus grand nombre, au contraire, ne s'en doute pas. En réalité, le soufysme a pour caractère dominant d'offrir un enchaînement de doctrine fort lâche qui place en échelons des notions de significations très différentes, si différentes qu'elles n'ont entre elles qu'un seul et unique rapport, et ce rapport c'est un quiétisme adapté à chacune d'elles, une disposition d'âme passive qui entoure d'un nimbe de sentimentalité inerte toutes les conceptions imaginables de Dieu, de l'homme et du monde. D'union entre les soufys des différents grades, il n'en existe pas d'autre que cette disposition générale à tout faire passer en spectacle devant l'homme intérieur, quel que soit cet homme et quelque jugement qu'il porte des choses du dehors. Aussi la concorde et la bonne entente ne sont-elles nullement des vertus à l'usage des différentes classes de soufys, dans leurs rapports réciproques. Elles se méprisent singulièrement. Les ouréfas, les hommes des hauts degrés, considèrent ceux des plus bas et même ceux des degrés moyens comme à peine supérieurs à la brute, et il n'y a pas de secte religieuse ou philosophique qui réduise plus complètement en système l'usage du mépris dogmatique. Un soufy de grade supérieur, arrivé à se considérer lui-même comme Dieu, admet sans peine et professe avec hauteur que la création au milieu de laquelle il se trouve momentanément et imparfaitement détenu, est tout entière digne de ses dédains. Il parle des prophètes comme d'avortons qui avaient encore grand chemin à faire pour arriver jusqu'à lui. Il ne reconnaît aucune distinction, quant à lui, entre le bien et le mal; car, au point de vue où il en est, toutes les antinomies se résolvent dans le fait unique de son exis-

tence [intérieure. Qu'on ne suppose pas, toutefois, pour rester juste, que cette abrogation de toute règle morale ait de bien grandes conséquences pratiques. Les ouréfas sont des vieillards sans force, assez ascétiques de fait, sauf l'opium ou le beng, et qui se sont fait de longue main une nature de l'indifférence. Ce qui les persuade surtout de leur qualité divine et l'attribut qu'ils en présentent davantage, c'est l'immobilité de leurs sensations. Que le prototype originel de ces ouréfas des premiers degrés se trouvent chez les bouddhistes, c'est, je crois, ce qu'il serait difficile de révoquer en doute. En tout cas, on peut prononcer hardiment que la vaste association, qui, à parler rigoureusement, n'en est pas une, dont je viens de retracer les principaux traits, a été, est encore excessivement funeste aux pays asiatiques par la nature de ses influences. Le quiétisme, le beng et l'opium, l'ivrognerie la plus abjecte, voilà surtoat ce qu'elle a produit.

On a souvent reproché à l'islam d'avoir exagéré la croyance au fatalisme et partant propagé les principes délétères qui en sont la conséquence. C'est une erreur et une injustice. Il n'est facile à la logique d'aucun culte de faire concorder la prescience divine avec la liberté de l'homme, et, cependant, pas de religion positive qui ne reconnaisse la nécessité de concilier ces deux termes, et ne refuse d'admettre que l'un soit sacrifié à l'autre. Mahomet devait avoir plus de peine que tous les autres législateurs religieux à opérer la fusion, parce que, préoccupé surtout du soin de déterminer, à part et d'une façon bien distincte, la personnalité divine, afin de sortir, une fois pour toutes, des pires conséquences du panthéisme araméen, il avait exagéré tant qu'il avait pu l'expression de l'omnipotence, de l'omniscience, et de

tous les attributs propres à mettre un abîme entre le Créateur et la créature. Cependant, il n'avait pas méconnu non plus le péril que cette façon de parler pouvait provoquer, et avait répété, en plus d'une occasion, — on le voit dans le Koran, on le voit dans les hâdys ou traditions, — que l'homme est libre, qu'il répond de son salut et de sa damnation; qu'il peut être fidèle et qu'il peut être coupable, et qu'en lui ouvrant le paradis ou l'enfer, Dieu ne fait qu'exercer sa justice et le rémunérer d'après ce qu'il a librement mérité.

Que l'expression de deux ordres d'idées si différents offre ici des termes difficiles à concilier, cela, encore une fois, est incontestable. Il serait aisé, en opposant les uns aux autres, les passages que je rappelle, de les mettre en contradiction flagrante. On parviendrait, peut-être, à démontrer qu'en bonne logique l'une des thèses est plaidée avec une force supérieure, de sorte que l'autre reste anéantie; peut-être aussi arriverait-on simplement à les détruire l'une par l'autre, de sorte qu'il ne resterait rien des deux propositions. Mais, en agissant de la sorte, on aurait prouvé seulement que le prophète arabe était un dialecticien assez faible qui ne connaissait pas les ressources de l'École; je ne vois pas que ce résultat vaille la peine d'être recherché. Ce qu'il faut savoir, ce qu'il faut démêler, c'est son intention, et elle n'est pas douteuse. Il a voulu, incontestablement, sauver le libre arbitre et donner, imposer à l'homme la responsabilité de ses actes. Les docteurs ne s'y sont pas mépris et ils ont appuyé dans le même sens. Aly, lui-même, a prononcé que tous ceux qui niaient le libre arbitre étaient des hérétiques. El-Ghazzaly n'est pas moins explicite et n'entend pas raillerie. Pour les shyytes comme pour les sunnites, il n'y a pas le moindre doute

que c'est la doctrine orthodoxe. Mais ceux qui l'ont sapée, ceux qui la nient, ce sont les quiétistes, ce sont les différentes classes de soufys, absolument comme, chez nous, les amis de Madame Guyon et les jansénistes auraient fait si on les avait laissés aller, absolument comme les calvinistes zélés font de nos jours. Ce quiétisme, et non l'islam, voilà la grande plaie des pays orientaux, et quand je dis orientaux, il y faut comprendre l'Inde musulmane d'une part et l'Afrique de l'autre, tout aussi bien que la Turquie et l'Égypte. Le malheur a voulu qu'il y eût, pour lui venir en aide, des secours de toutes les natures. J'en ai nommé quelques-uns ; en voici deux autres encore : le spectacle constant des révolutions politiques et l'attrait de la poésie.

On ne comprend que trop avec quelle facilité devaient se laisser glisser dans l'atonie des gens qui voyaient se succéder sous leurs yeux, avec les dynasties différentes, la ruine des villes, la cessation du commerce, la dispersion des familles, le massacre des individus. Quand on a contemplé deux ou trois fois dans sa vie le cortège d'un prince tatar venant couper la tête à un prédécesseur mongol, turk ou arabe qui en avait fait autant à son devancier, et qu'à la suite de ces événements on a passé par autant de situations fort diverses ; quand on a été, comme Sâdy, un grand personnage, puis un soldat, puis le prisonnier d'un chef féodal chrétien ; qu'on a travaillé comme terrassier aux fortifications du comte d'Antioche, et qu'enfin on a regagné le Fars et Shyras à pied, on n'est pas loin de convenir que rien de ce qui existe n'est réel ou du moins ne vaut la peine qu'on s'y attache. C'est la solidité des attaches qui fait les deux tiers de leur prix ; l'instabilité, à la longue, amène l'indifférence. Un scepti-

cisme immense a de bonne heure, pour ces causes, envahi l'Orient tourmenté, et le quiétisme, après tout, qu'est-ce autre chose qu'une forme du scepticisme, où l'âme croit conserver encore assez de vigueur pour transporter ce qui lui reste de foi au sein d'une abstraction? Une fois là, ce trésor, cette foi, prend vie, s'enfle, grandit, s'exalte, s'enfièvre dans l'impalpable, et d'autant plus énergique qu'elle ne travaille que sur elle-même, ne reconnaît plus la raison que dans ses rêves, et l'activité que dans le sommeil des facultés pratiques. Je le répète, voilà ce qu'a produit le soufysme; et ce qu'il souffle aux Orientaux, ce n'est pas l'annihilation de l'homme, c'est la dépravation de ses forces.

Mais la séduction n'eût pas été aussi puissante, malgré tout ce qui l'appuyait, si, après s'être emparée de l'âme et du cœur et avoir détourné les tendances actives de leurs buts véritables, elle n'avait su également conquérir l'esprit. Elle n'y manqua pas et le pouvait d'autant mieux que le soufysme, aux époques malheureuses, comptait dans ses rangs la plupart des hommes d'intelligence. Ces hommes, rebutés par les maîtres militaires, et, en face de la brutalité du sabre, n'ayant pas l'emploi de leurs facultés, se sont repliés sur eux-mêmes, et ils ont produit des œuvres littéraires qui sont souvent d'une admirable beauté. Voilà donc la poésie qui achève de conquérir ceux que le quiétisme ne suffisait pas à prendre. Les vers et le désenchantement des poètes soufys sont dans toutes les mémoires et dans toutes les bouches. On les cite dans le bazar, dans la boutique du marchand, chez les grands, comme dans les réunions dévotes du clergé. Il serait extraordinaire que l'influence ne s'en fit pas sentir sur des hommes qui, dès l'enfance, bercés de ces maximes délé-

tères, sont accoutumés à en faire cas comme de la plus sublime sagesse. A force d'ouïr répéter que le monde ne vaut rien et même n'existe pas, que l'affection de la femme et des enfants n'a rien que de faux, que l'homme sensé doit se renfermer en lui-même, se borner à lui-même, ne pas compter sur des amis qui le trahiraient, et que c'est dans son cœur seul qu'il peut trouver la félicité, la sécurité, le pardon facile de ses fautes, la plus tendre indulgence, et finalement Dieu, il serait bien extraordinaire que le plus grand nombre de ceux qui reçoivent de pareilles leçons et qui les voient si universellement approuvées, ne finissent pas par accepter comme des vertus l'égoïsme le plus naïf et toutes ses conséquences, dont la principale est le plus entier détachement de tout ce qui se passe autour d'eux dans la famille, dans la ville et dans la patrie.

C'est là qu'il faut chercher la source principale de ce qui frappe d'abord dans la contemplation des populations orientales : le dédain radical que ces nations éprouvent pour leurs gouvernements, quels qu'ils soient, et, en même temps, la facilité placide avec laquelle elles les acceptent et les supportent. On peut penser et dire beaucoup de mal, en effet, du plus grand nombre des administrations asiatiques, et l'on restera encore au-dessous de la vérité. Cependant il n'y a pas plus dans ce monde de choses absolument mauvaises qu'il n'y en a de parfaitement bonnes. Les sujets persans, arabes, turks, hindous sont loin d'être aussi opprimés qu'on se le figure, et si le but de ce livre le permettait, il ne me serait pas mal aisé de montrer que la liberté pratique leur est, au contraire, assurée sur une grande échelle, que les spoliations sont surtout des grapillages, et que des obstacles, résultant

du code religieux, des mœurs et de l'imperfection des moyens gouvernementaux, arrêtent à chaque instant l'action même légitime du pouvoir. Il s'en faut donc de beaucoup que les peuples souffrent à un degré qui explique leur dégoût de toute vie publique. En outre, si mauvaise opinion que l'on puisse avoir de la masse des hommes qui conduisent d'ordinaire les affaires, il ne laisse pas de s'en trouver parmi eux, et plus souvent qu'on ne le croit, ayant à la fois capacité et bon vouloir. Règle générale, on ne leur sait gré ni de l'un ni de l'autre, et ce que l'opinion publique est portée à leur reprocher le plus amèrement, ce sont encore les tentatives de réformes; elle supporte ces essais plus impatiemment qu'elle ne fait les allures surannées, rapaces et souvent insensées, inhérentes aux vieux systèmes. C'est tout simplement parce que cette opinion publique s'y trouve moins dérangée dans sa somnolence. Son repos est troublé par les efforts d'une amélioration. Les novateurs lui demandent du travail, de la compréhension, un changement d'attitude. Les gens s'en indignent; mais, comme l'intelligence est vive en eux, elle s'éveille lorsque le ministre détesté est à peine tombé depuis deux jours; on lui rend justice, on analyse, on apprécie ses intentions, on le porte aux nues et les éloges servent à lapider ses successeurs.

Je dis que, dans cet ordre, les populations supportent aisément le pire régime, et cela, sans aucun doute, précisément par le même motif qui les mutine contre les réformes. Pour protester, il faudrait se lever et marcher, s'unir, s'entendre, agir; mais rester chacun dans son isolement, voilà ce qu'on est habitué à appeler sage. Un coup reçu de temps en temps est un inconvénient dont la

douleur s'efface; quant aux coups qu'on voit distribuer à côté de soi, la sagesse quiétiste enseigne essentiellement à ne pas se mêler des affaires des autres.

Tant que le soufysme, à ses différents degrés, règnera sur l'esprit asiatique, il n'y aura pas de ressources contre les maux qu'il engendre. Il est bien fort, il est bien ancien, il est bien ancré dans les mœurs et singulièrement servi par le climat, tout autant que par cette vieille expérience de la vie qu'on ne peut refuser à des sociétés qui, datant de si loin, ont vu tant de choses. Et, cependant, comme rien n'est plus compliqué que cet esprit asiatique, comme rien n'obéit à des ressorts plus nombreux, plus différents et agissant, Dieu sait comme, sous l'empire des causes les plus diverses et pour les buts les plus étrangers les uns aux autres, il ne faut pas méconnaître, tout en avouant que le soufysme est un des éléments intellectuels les plus puissants et les plus généralement agissant de ces pays, qu'il n'a réussi nulle part à supprimer, d'une façon aussi complète qu'il l'aurait voulu, les manifestations des autres instincts. Pas de soufy qui n'ait encore dans la tête, plus ou moins complètement, un, deux, trois systèmes ou fragments de systèmes agissant en sens inverse. De là cette agitation curieuse de tous les esprits, ce trouble dans la nonchalance, cette surexcitation dans la torpeur, cette passion de parler politique chez des gens qui posent en principe que la politique ne doit pas les intéresser; de là, enfin, chez des sceptiques qui voudraient être somnolents, la continuation d'une recherche curieuse de la vérité ou pour mieux dire de la nouveauté.

La religion qu'ils ont faite à leur image, le shyysme, où ils ont transporté et ravivé les dogmes principaux des

parsys ne donnait pas aux Persans une morale pratique appropriée suffisamment à leurs goûts. C'est pour cela qu'ils ont pris et développé le soufysme. Mais celui-ci ne saurait répondre non plus à toutes les questions que le shyysme a lui-même soulevées et laissées de côté. Il est bon de s'être ressaisi du dualisme, mais faut-il pour cela abandonner l'idée unitaire? Le voudrait-on, on ne le pourrait pas. Cette idée est trop éclatante dans le Koran et, mieux que cela, trop inséparable des instincts sémitiques, et ces instincts, on les a en grande partie dans les veines. Il faut donc quelque chose d'autre que la religion de l'État et que le soufysme, et voici la philosophie.

Elle est née en Asie, elle y est immortelle. Avant les temps historiques, elle s'y établissait toute puissante, et l'on peut bien admettre qu'elle y vivra autant que le monde. Si, dans des circonstances particulièrement contraires, il lui est arrivé d'y subir des éclipses, celles-ci ont été courtes; elle a toujours résisté aux plus violents orages et brûlant alors, comme une lampe abritée contre le vent, au fond de quelques chambres de savants, elle a bientôt remontré au monde sa flamme vacillante, diminuée, charbonneuse, obscurcie, jamais éteinte.

Les Mongols, au XIII^e siècle, n'en purent venir à bout et, cependant, il n'y eut jamais d'adversaires plus acharnés et plus avides d'en finir avec elle. A leur arrivée, ils avaient été pris à son égard de cette haine que l'ignorance lui voue plus qu'à toutes les autres connaissances humaines. Quand un peu calmés, ils voulurent organiser et administrer, ils découvrirent que, faisant obstacle à la religion, elle n'entraît pas dans leur plan et ils la livrèrent volontiers à toutes les sévérités des moullas. Les persécutions furent grandes et elles échouèrent. Le temps passa, ces vio-

lences étaient usées et il vint un moment où, dans l'impatience de la fatigue qu'éprouvaient le public et même les rois de sentir trop pesamment le joug de la cléricature shyyte, on se rappela Avicenne, on voulut le relire, et alors ses sectateurs, qui n'étaient nullement morts, sortirent de leurs retraites pleins de ses doctrines.

La dynastie des Séfewys commençait alors sa gloire. Les magnifiques collèges d'Ispahan participaient à la splendeur de l'État par l'activité de leurs études. On peut voir encore ces édifices, bâtis vers la fin du xvii^e siècle, et admirer leurs coupoles émaillées de bleu, leurs cellules alignées autour de jardins qu'encombrent les roses et les platanes. De nombreux et célèbres professeurs attiraient là des auditeurs de tous les âges et de tous les rangs, venus des différentes parties de l'Asie, et la maison régnante témoignait d'un zèle passionné pour les travaux de l'esprit, au point que la mère de Shah-Abbas le Grand s'était chargée elle-même d'aller toutes les semaines avec ses femmes recueillir le linge des étudiants et le remplacer par du linge neuf. Elle ne voulait pas, disait-elle, que des préoccupations d'un ordre si misérable pussent détourner l'esprit des élèves et des maîtres des contemplations sublimes auxquelles il devait rester uniquement attaché.

Dans une situation si favorable, au milieu des docteurs, des littérateurs de tout genre, des hommes de guerre et des hommes d'État, on ne tarda pas à distinguer un moulla, natif de Shyrax, qui se nommait Mohammed, fils d'Ibrahim. Adonné principalement aux recherches philosophiques, ce personnage devint assez tôt fameux. Tout le monde se pressa à son cours, tout le monde voulut l'entendre; les rois lui prodiguèrent leur estime, les

peuples leur vénération, et c'est encore lui qui, après avoir fourni à l'ère des Séfewys, cette recrudescence philosophique indispensable à toute grande époque, a maintenu jusqu'à nos jours son autorité sous le nom fameux de Moulla-Sadra, ou, comme on l'appelle plus couramment, *Akhound*, « le maître par excellence. »

Moulla-Sadra n'a point seulement beaucoup enseigné et formé de nombreux élèves; il a aussi beaucoup écrit, et on ne l'estime pas moins comme théologien que comme philosophe. Son œuvre se compose d'environ une vingtaine de volumes, dont plusieurs sont consacrés à des commentaires sur différents chapitres du Koran. On lui doit encore une dissertation sur les traditions authentiques. Il a laissé environ cinquante traités sur la théodicée, où des recherches relatives à la nature divine l'entraînent plutôt vers le terrain philosophique qu'elles ne le soutiennent dans les domaines propres de la théologie orthodoxe. On a de lui quarante-quatre ouvrages sur des points obscurs de la doctrine, composés pendant un long séjour dans les montagnes de Goûm, où il s'était retiré pour vaquer sans distraction à l'étude. Il a écrit de plus quatre livres de voyages. Il fit sept pèlerinages à la Mecque, et, au retour du septième, il mourut à Basra.

Son père avait été vizir du Fars et, s'étant vu longtemps sans enfants, avait adressé à Dieu de nombreuses prières pour en obtenir. Il eut Sadra comme récompense d'incessantes aumônes et nommément pour avoir distribué un jour, à des passants, trois tomans qu'il avait sur lui. Dès son enfance, le philosophe fut surnommé *Sadra*, à cause de son mérite supérieur. Confié aux soins d'un précepteur habile, il ne tarda pas à faire de remarquables progrès. Un jour, son père lui ayant confié le soin et la surveil-

lance de la maison et ayant, ensuite, voulu se rendre compte de la manière dont l'enfant s'acquittait de sa tâche, il remarqua qu'une somme de trois tomans figurait invariablement dans le compte de chaque jour au chapitre des aumônes. Surpris, le vizir demanda des explications. L'enfant lui dit : Mon père, c'est le prix que te coûte ton fils.

Devenu plus grand, il employait tout son argent à acheter des livres et était surtout avide d'apprendre ce que les Grecs avaient écrit. Étant venu de Shyrax à Ispahan, il fit connaissance, dans un bain de cette ville, avec le séyd Aboukassem-Fenderesky, un des métaphysiciens les plus subtils de l'époque. Il n'était nullement connu de cet érudit, qui, en se voyant saluer, lui dit : Sans doute tu es étranger, mon enfant? — Oui, répondit Sadra. — Et de quelle famille es-tu? De quelle ville? Pour quel motif te trouves-tu à Ispahan?

Sadra répondit : Je suis du Fars et venu ici pour suivre mes études.

— Et quel est celui de nos savants dont tu prétends entendre les leçons?

— Celui-là même que vous me désignerez.

— Si ce que tu souhaites est de dégourdir ta cervelle, adresse-toi à Sheykh Behay; mais si tu prétends dégourdir ta langue, prends pour maître Emyr Mohammed Bagher.

Sadra répondit : Je ne me soucie point de ma langue, et, de ce pas, il s'en alla trouver Sheykh Behay et se mit à étudier, sous la discipline de ce professeur, les sciences philosophiques et théologiques, tant et si bien que celui-ci reconnut un jour n'avoir plus rien à lui apprendre. Il l'envoya donc, lui-même, trouver Emyr Mohammed Bagher sous prétexte d'un livre à emprunter.

Sadra, sans aucun soupçon des intentions de son maître,

se présenta devant le dialecticien et s'acquitta de sa commission. Dans ce moment même, Myr Mohammed Bagher donnait sa leçon, de sorte que Sadra y assista.

Lorsque le jeune étudiant revint auprès de Sheykh Behay, celui-ci lui demanda : Que faisait le professeur?

Sadra répondit : Il enseignait.

— Ses leçons, reprit Sheykh Behay, valent mieux que les miennes. Je n'avais nul besoin du livre que tu rapportes, mais je souhaitais que tu pusses juger par toi-même du mérite de l'homme. A dater d'aujourd'hui, quitte-moi et suis son enseignement.

Sadra obéit et, en peu d'années, il arriva à la perfection d'éloquence qu'on lui a connue.

Mais, avant de se fixer définitivement à Ispahan et d'y devenir le maître des maîtres, le philosophe eut à traverser beaucoup de peines et de fatigues. Car si, depuis l'avènement des Séfewys, le développement philosophique était un besoin général des esprits et le desideratum des princes de la dynastie nouvelle, rien de solide n'avait réellement été fait et la science se contentait encore d'aspirations assez stériles. Surtout elle redoutait le clergé, et cette peur la paralysait. On a vu qu'une pression si fâcheuse avait pris naissance à la suite des invasions mongoles. Je ne l'ai peut-être pas assez expliqué.

Jusqu'au moment où Djenghyz-Khan et ses successeurs vinrent renverser l'établissement politique en Perse, les grands instituteurs philosophiques avaient été Avicenne et Mohy-Eddin. Le premier, surtout, usant largement de l'imposante situation qu'il s'était acquise, de son influence sur l'esprit des sultans, du respect qu'inspiraient sa grande indépendance de fortune et sa célébrité, n'avait pas pris beaucoup de précautions avec l'islam et,

réagissant contre tout ce que la religion enseignait depuis quatre cents ans, s'était donné pour tâche de restaurer, au xi^e siècle, la philosophie chaldéenne, en la déshabilant même un peu des voiles alexandrins sous lesquels les anciens philosophes la lui livraient. Il y eut autour d'Avicenne une énorme éclaircie, une grande abattue dans le dogme mahométan. Les plus anciennes théories panthéistiques de l'Assyrie se réveillèrent.

Mais quand les Mongols furent venus, au xiii^e siècle, ce mouvement s'arrêta. Les conquérants voulaient de l'ordre et de la régularité politique. C'est une observation peut-être inattendue. On ne se fait pas, en Europe, une idée tout à fait juste de la domination mongole proprement dite, que l'on confond trop avec les premiers temps de la conquête. Ces maîtres prétendaient créer une organisation civile aussi forte que possible, et quand, dans une préoccupation toute pratique, ils eurent embrassé l'islam, ils trouvèrent logique de soutenir fortement cette religion et se montrèrent dès lors on ne peut moins favorables à la philosophie d'Avicenne et de ses continuateurs. Ce n'est pas qu'à ce moment ils fussent restés insensibles aux sciences ni aux arts. Ils protégèrent activement certaines branches de connaissances; ils n'eurent pas un goût exquis en littérature, peut-être, mais ils donnèrent beaucoup d'argent et accordèrent beaucoup d'honneurs aux poètes et aux écrivains, et quant aux artistes, ils en firent un cas tout particulier. Les constructions de l'époque mongole furent d'une magnificence inouïe; les mosquées de Tebriz, de Sultanieh, de Véramin, en portent encore témoignage, bien qu'en ruines; mais pour la philosophie, rien de bon. Ils n'eurent à son endroit que des rigueurs et se firent forts de

l'exterminer. On a vu plus haut qu'ils n'y avaient pas réussi. Ce n'est pas qu'à ce moment l'orthodoxie ait profité beaucoup de ces dispositions favorables et de la chute ou du moins de l'humiliation de sa rivale. Elle y poussa tant qu'elle put, il est vrai, mais ce fut pour être assaillie elle-même par un côté qu'elle ne songeait pas à défendre. Une erreur complète, abus désastreux de sa victoire, venait d'être commise en son nom, et ici se montrait, dans tout son jour, le génie persan. Le chaldaïsme, vaincu sous la forme avicenniste, garda le silence, et aussitôt ce fut le mazdaïsme qui prit la parole et le fit avec autorité, sous l'habit du clergé mahométan. Ce fut, en effet, pendant la période écoulée du XIII^e siècle à la fin du XVI^e, que le shyysme local, se développant de plus en plus, laissa le plus loin ses anciennes formes, ranima, restaura le magasin presque entier des idées, voire des habitudes guèbres, et leur fit prendre la place des prescriptions mohamédiques. Ce fut alors que, sous des apparences discrètes, on vit renaître le véritable dualisme, dont j'ai déjà parlé. Avec le retour à ces idées fondamentales, avec la fabrication illimitée des hadys ou traditions, qui fit rentrer l'ancienne théologie dans le domaine que la foi arabe croyait avoir conquis, le shyysme alla chaque jour se développant, s'admira avec raison comme expression véritable de la nationalité persane et, en même temps que, en dépit du Prophète, il rétablissait tout ce passé qu'on aurait pu croire à jamais décédé et qui se retrouva si vivant, il ressuscitait aussi l'institution d'un clergé hiérarchique dont Mahomet n'aurait jamais admis les constitutions. Les choses avaient marché ainsi jusqu'à l'avènement des Séfewys. Le premier de ces princes était de tous les soufys le plus éloigné, non seulement de l'islam, mais même d'une reli-

gion positive quelconque. C'était un panthéiste, et il est certain qu'il se proposa, pendant quelque temps, de laisser choir tout l'établissement islamique. Cependant il changea d'avis. Les dangers lui parurent trop grands et les avantages trop frivoles, et, voyant le shyysme si to-pique, lui et ses successeurs se prirent pour lui d'un amour sagace. Ils activèrent ses développements, lui don-nèrent toute l'ampleur et toute l'autorité qu'il pouvait prétendre. Alors la religion de l'État fut fondée et elle ne se soucia ni du véritable islam ni non plus de la philoso- phie d'Avicenne.

Celle-ci remuait pourtant et donnait des signes d'exis- tence. Elle trouvait un peuple disposé à l'accueillir, car, du moment que le shyysme était installé dans son triom- phe, il cessait d'être une philosophie, ne procédait que par décrets et ne satisfaisait plus à l'immortel instinct de méditation, de spéculation, de transformation intellec- tuelle, qui partout est le ressort principal du cerveau humain, partout, dis-je, en Asie comme ailleurs. Les an- ciennes théories spéculatives commencèrent de nouveau à attirer tous les regards. Elles attirèrent ceux de Moulla- Sadra comme ceux de la multitude, et c'étaient là des re- gards pénétrants au delà de l'ordinaire.

Ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure, le jeune homme avait renoncé au monde et aux dignités pour se consacrer entièrement à l'étude; et comme l'étude, en Asie, repose essentiellement sur l'enseignement oral; que, d'ailleurs, les philosophes avicennistes étaient dis- persés, peu nombreux, craintifs devant le clergé à demi mage (car cette dernière restauration, à peine en jouis- sance, était fort animée à empêcher l'avènement de l'autre), Moulla-Sadra passa plusieurs années soit dans sa retraite

au fond des montagnes de Goûm, soit à voyager dans toute la Perse, recueillant de bouche à oreille toutes les scholies que l'expérience et la confiance des sages lui pouvaient livrer. Il commença lui-même bientôt à professer dans les villes où il passait, et comme il n'avait pas de rivaux ni pour l'éloquence, ni pour l'élégance de l'expression, ni pour la facilité de l'exposition, on l'écoutait avidement, et il eut de nombreux auditeurs, parmi lesquels il choisit et distingua des élèves d'une valeur hors ligne.

Mais, lui aussi, il avait peur des moullas. Exciter leur méfiance était inévitable, mais donner un fond solide, fournir une preuve à leurs accusations, c'eût été s'exposer à des persécutions sans fin et compromettre du même coup l'avenir de la restauration philosophique qu'il méditait. Il se conforma donc aux exigences des temps et recourut au grand et merveilleux moyen du Ketmân. Quand il arrivait dans une ville, il prenait soin de se présenter humblement à tous les moudjteheds ou docteurs du pays. Il s'asseyait au bas de leur salon, de leur talar, se taisait beaucoup, parlait avec modestie, approuvait chaque parole échappée de ces bouches vénérables. On l'interrogeait sur ses connaissances; il n'exprimait que des idées empruntées à la théologie shyyte la plus stricte et n'indiquait par aucun côté qu'il s'occupât de philosophie. Au bout de quelques jours, le voyant si paisible, les moudjteheds l'engageaient d'eux-mêmes à donner des leçons publiques. Il s'y mettait aussitôt, prenait pour texte la doctrine des ablutions ou quelque point semblable et raffinaît sur les prescriptions et les cas de conscience des plus subtils théoriciens. Cette façon d'agir ravissait les moullas. Ils le portaient aux nues: ils oubliaient de le surveiller. Ils désiraient eux-mêmes le voir promener leur imagination sur des

questions moins placides. Il ne s'y refusait pas. De la doctrine des ablutions il passait à celle de la prière, de celle de la prière à celle de la révélation, de la révélation à l'unité divine, et là, avec des prodiges d'adresse, de réticences, de confidences aux élèves les plus avancés, de démentis donnés à lui-même, de propositions à double entente, de syllogismes fallacieux dont les initiés seuls pouvaient trouver l'issue, le tout saupoudré largement de professions de foi inattaquables, il parvenait à répandre l'avicennisme dans toute la classe lettrée, et lorsqu'il croyait enfin pouvoir se livrer tout à fait, il écartait les voiles, niait l'islam et se montrait uniquement logicien, métaphysicien et le reste.

Le soin qu'il prenait de déguiser ses discours, il était nécessaire qu'il le prit surtout de déguiser ses livres; c'est ce qu'il a fait, et à les lire on se ferait l'idée la plus imparfaite de son enseignement. Je dis à les lire sans un maître qui possède la tradition. Autrement on y pénètre sans peine. De génération en génération, les élèves de Moulla-Sadra ont hérité de sa pensée véritable et ils ont la clef des expressions dont il se sert pour ne pas exprimer mais pour leur indiquer à eux sa pensée. C'est avec ce correctif oral que les nombreux traités du maître sont aujourd'hui tenus en si grande considération et que, de son temps, ils ont fait les délices d'une société ivre de dialectique, âpre à l'opposition religieuse, amoureuse de hardiesses secrètes, enthousiaste de tromperies habiles. En réalité, Moulla-Sadra n'est pas un inventeur, ni un créateur, c'est un restaurateur seulement, mais restaurateur de la grande philosophie asiatique, et son originalité consiste à l'avoir habillée d'une telle sorte qu'elle fût acceptable et acceptée au temps où il florissait. En Perse,

on trouve que le service est grand et vaut la gloire dont il a été payé. Cependant la sympathie qu'il a excitée et excite encore est telle qu'on ne se contente pas pour lui de l'éloge restreint que je viens d'en faire. On assure que l'Akhound a fait plus que de raviver la flamme d'Avicenne et de la faire brûler dans une nouvelle lampe; on prétend que, sur plusieurs points, il a exprimé une opinion indépendante de celle du grand homme et l'a même contredite. Il est difficile, en effet, que dans le long cours d'une existence philosophique très active et très savante, l'Akhound, vivant d'ailleurs dans des temps et dans un milieu fort différents de ceux d'Avicenne, n'ait pas trouvé l'occasion de faire acte de personnalité doctrinale. Je n'ai pourtant rien vu qui impliquât des différences bien sérieuses, et personne n'a jamais pu m'en indiquer qui valussent la peine d'être relevées. Presque tout ce qu'on cite ne consiste que dans des questions de méthode ou porte sur des points secondaires. Non; le vrai, l'incontestable mérite de Moulla-Sadra reste celui que j'ai indiqué plus haut : c'est d'avoir ranimé, rajeuni, pour le temps où il vivait, la philosophie antique, en lui conservant le moins possible de ses formes avicenniques, et de l'avoir rétablie dans de telles conditions que, non seulement elle s'est répandue dans toutes les écoles de la Perse, les a fécondées, a fait reculer la théologie dogmatique, a forcé celle-ci, bon gré mal gré, à lui céder une place à côté d'elle, mais a, pour ainsi dire, réparé, au bénéfice de la postérité, dont les générations actuelles font partie, toutes les ruines métaphysiques causées par l'invasion mongole. Surtout elle a fourni les moyens d'arriver au grand résultat que voici : depuis Moulla-Sadra, la trace de la science n'a plus été perdue, ni

effacée; elle est constamment restée visible sur le sol, et, malgré des circonstances qui se sont montrées très défavorables, la flamme de la torche a tenu bon; elle a vacillé sous le vent, mais ne s'est point éteinte. Rien de plus équitable que de conserver beaucoup d'estime et de reconnaissance pour le grand esprit qui l'avait su si bien allumer.

Mais il ne faudrait pas se figurer Moulla-Sadra vivant à perpétuité en derviche et courant sans fin les villes et les déserts. Sans doute, il garda toute sa vie cet extérieur ascétique, ces habitudes de détachement mondain qui sont les marques nécessaires de la haute science en Asie; cependant, appelé par les rois, sollicité par eux avec respect, tour à tour vénéré et suspect, il devint le professeur le plus éminent du premier collège d'Ispahan, alors capitale de l'Empire, et tint un rang considérable parmi les grands du siècle.

Il eut pour contemporains et pour élèves une série de philosophes plus ou moins connus aujourd'hui. Je me contenterai de nommer ceux qui ont acquis et conservé une certaine célébrité et dont les ouvrages sont encore dans les mains des étudiants. Autant que possible je réduirai le nombre de ces célébrités exotiques. Pourtant je crois d'autant moins inutile d'en présenter la dynastie jusqu'à nos jours, qu'on n'est pas en Europe sans se faire une opinion beaucoup trop sévère, tranchons le mot, tout à fait inexacte, de l'état intellectuel des Asiatiques depuis deux cents ans. On les suppose tombés dans un état d'ignorance qui n'est pas vrai. Voici donc la liste des philosophes les plus célèbres qui ont vécu depuis Moulla-Sadra. Il s'agit ici, bien entendu, de philosophes et non de théologiens. Les traités théologiques des hommes que je vais

citer ne sont que des déguisements nécessaires et qui recouvrent fréquemment l'expression d'idées métaphysiques fort hérétiques.

Moulla-Mohsen-Feyz, élève de Moulla-Sadra, s'occupa particulièrement de la logique et de la métaphysique. Il a laissé sur ces matières près de trois cents traités, qui sont, pour la plupart, des commentaires sur différentes parties des travaux de son maître.

Moulla-Abd-Ourrezâk a écrit des commentaires et des annotations. Il est à remarquer en passant que certains manuscrits portent sur les marges les scholies de l'un ou de quelques-uns de leurs possesseurs successifs. Quand ce possesseur est célèbre, ou seulement que ses opinions sont goûtées, les commentaires ainsi tracés par lui sont recueillis plus tard, forment un livre et entrent dans la circulation scientifique, sans qu'il y ait eu, à proprement parler, de la part de l'auteur, aucun effort pour en amener la publication. Remarquons encore qu'au moyen de ces annotations, qui sont dans les habitudes de tous les savants orientaux, ceux-ci ont trouvé, pour se débarrasser du courant de leurs idées et de tout ce dont ils ne veulent ou ne pourraient pas faire un livre, un moyen qui leur tient lieu de ce que les revues et les journaux sont pour les savants d'Europe. Il est cependant probable que cet exutoire est moins épuisant et aussi moins frivole, partant moins menaçant pour l'avenir de la science que celui auquel nos érudits sacrifient aujourd'hui. Moulla-Abd-Ourrezâk marque une phase particulière dans l'emploi du Ketmân. Il semble que les soupçons des moullas et leur antipathie pour cet enseignement aient augmenté après la mort de Moulla-Sadra. Ils firent, à cette époque, quelques démonstrations contre les élèves du maître et cher-

chèrent à soulever contre eux l'opinion des grands et du peuple, en les accusant d'hérésie. Moulla-Abd-Ourrezâk perfectionna alors l'arme ordinaire. Il multiplia les professions de foi shyytes au-delà de ce que Moulla-Sadra avait jugé nécessaire. Il alla plus loin : il accabla d'injures Avicenne et Mohy-Eddyn, les traitant d'hérétiques impénitents et d'esprits diaboliques. Les convenances sociales le dispensèrent heureusement d'en faire autant à l'égard de Moulla-Sadra; on eût trouvé déplacé qu'il injuriât son maître; pour tout concilier, cependant, il eut soin de déplorer avec fracas « *les erreurs de nos professeurs.* » Les moullas furent ainsi mis sur la voie du nom qu'ils devaient supposer là-dessous. Quant aux livres nombreux du Moulla-Abd-Ourrezâk, ils ne présentent à l'œil du lecteur le plus curieux absolument rien qui puisse exciter le soupçon, et il faut tomber d'accord, quand on les a lus, de leur orthodoxie parfaite. Cependant les disciples, aidés par la tradition orale, savent à quoi s'en tenir et reconnaissent, dans ces œuvres, la vraie doctrine de Moulla-Sadra, c'est-à-dire d'Avicenne.

Kazy-Sayd-Goumy a laissé un renom véritable. C'était un jurisconsulte distingué. Il est l'auteur de trois ouvrages philosophiques assez répandus.

Dans la génération qui succéda à Moulla-Sadra et à son école on compte surtout :

Aga Mohammed-Bydabâdy. — Ce savant a écrit sur la morale. Il a joui d'une grande réputation et d'un crédit considérable sur le peuple d'Ispahan. Sa mémoire est encore respectée dans cette ville.

Mirza Mohammed Aly, fils de Mirza Mozaffer, s'est surtout attaché à la métaphysique pure. Comme le précédent, il a vécu surtout à Ispahan.

Mirza Alboukassem Muderrès. — Ainsi que son titre l'indique, ce savant était attaché au collège royal à Ispahan. Il s'est signalé par la popularité de son enseignement et la grande variété de ses connaissances.

Moulla Moustafa, natif du village de Goumshèh, aux environs d'Ispahan, et qui, de là, est appelé Goumshèhy, a moins brillé dans la philosophie proprement dite, qu'il enseignait cependant, que dans l'étude des doctrines soufystes.

Moulla Mehdy Naraghy a été également profond dans la métaphysique et la logique.

A la seconde génération après Moulla-Sadra, on distingue :

Moulla Aly Noury. — Disciple d'Aga Mohammed Bydabâdy, de Mirza Mohammed Aly, maître de peu de réputation parmi les élèves de l'Akhound, et de Mirza Aboukassem Muderrès, Moulla Aly Noury s'attacha principalement à la métaphysique. Ses leçons étaient fort suivies. On cite parmi ses élèves plus de deux cents philosophes qui ont laissé un nom.

Moulla Mohammed Aly Noury. — Élève de Mirza Aboukassem Muderrès, et parent très proche de Mirza Aly Noury, sinon son frère. La réputation de celui-ci est grande, mais la sienne l'est encore davantage, et je l'ai entendu traiter de penseur sans égal par un homme, Aga Aly Téhérany, pour lequel je professe une haute estime, et qui figurera à son rang dans ce catalogue. Il s'occupait également de métaphysique, de logique et d'éthique, et y excella. Il a formé un grand nombre d'élèves. Cependant, malgré le mérite de Moulla Mohammed Aly Noury, il arriva après lui des événements tels que les excellentes instructions qu'il laissa à ses élèves ne purent tout à fait

prévaloir. La philosophie se trouva dans une crise analogue à celle qu'elle avait traversée sous la domination mongole, bien que moins dangereuse et surtout, moins longue. Les Afghans, ayant renversé la dynastie régnante, l'anarchie s'ensuivit, puis le régime militaire de Nader Shah, et les convulsions civiles amenées par la compétition des Zendys et des Kadjars, de sorte qu'à la fin du siècle dernier, les sciences spéculatives privées de l'attention, et partant de la protection des princes et des grands, se trouvèrent en butte à toute l'animosité du clergé. Alors les précautions de Moulla-Abd-Ourrezâk ne furent pas trouvées de trop. On en eut grand besoin pour se soutenir contre les accusations passionnées de moullas malveillants, plaidant devant des chefs militaires grossiers. Pendant cette période difficile, on fit beaucoup usage, beaucoup abus du Ketmân, dans les livres d'abord, puis aussi dans l'enseignement oral, et les choses furent poussées si loin que le désordre se mit dans l'école; les uns crurent que la philosophie n'enseignait à peu près que ce qu'elle disait; les autres admirent, au contraire, qu'elle en pensait beaucoup plus long qu'elle n'en divulguait sous le manteau et qu'elle dépassait Avicenne. On exagéra encore les principes panthéistes sous l'influence des idées soufytes. En somme, il y eut, en ce temps, un trouble marqué dans la discipline philosophique.

Après Moulla Mohammed Aly Noury, Moulla Mohammed Hérendy passa pour exceller en métaphysique. Il avait étudié sous Mirza Aboulkassem Muderrès. Il s'occupa aussi de théologie et de jurisprudence. Il a laissé un livre très consulté sur ces matières; mais les mathématiques l'ont surtout occupé, et il a composé nombre de traités sur cette science.

Aga Seyd Jouséf, surnommé « l'Aveugle, » ne fut pas arrêté par son infirmité. Bien qu'occupé de jurisprudence, à titre spécial, il n'en devint pas moins professeur pour les sciences philosophiques, et jouit, à titre de métaphysicien, d'une grande considération. Il était élève de Mirza Aboulkassem Muderrès.

Sheykh Mehdy Meshhedy n'a pas formé d'élèves qui aient fait parler d'eux. On le cite comme bon métaphysicien.

Moulla Ahmed Yezdy, savant exercé, et avec cela hardi métaphysicien, a écrit des commentaires estimés sur les marges d'un grand nombre de livres. Il a exécuté le même travail pour beaucoup de poètes soufys. Il était élève de Moulla Moustafa Goumshèhy.

Moulla Ismaïl a occupé une place considérable parmi les philosophes de son temps. Il a écrit quatre traités cités et consultés journellement. Il avait étudié sous Moulla Aly Noury.

Hadjy Méhémed Djafer Lahedjy étudia pendant environ quarante ans, et professa ensuite pendant trente ans. Il a écrit des commentaires sur les poètes soufys. Il a été commenté lui-même par Aga Aly, actuellement professeur au collège du Sipèhsalar à Téhéran. C'était encore un élève de Moulla Aly Noury.

Moulla Agay Kazwyny, célèbre par ses connaissances en philosophie, par sa subtilité à comprendre et à exposer les doctrines des soufys. Aga Aly Téhéranly a travaillé sur les livres de ce savant, qui sortait de l'école de Moulla Aly Noury.

Moulla Abdoullah Zenvéry, Muderrès, ou le Professeur. — Il est le père d'Aga Aly Téhéranly. Excellent théologien et métaphysicien profond, également versé dans l'éthique et dans les mathématiques, il s'est fait et a con-

servé une grande réputation par l'élévation de sa pensée et de sa pénétration. Il a composé un commentaire estimé sur les hadys. Un ouvrage de lui, plus célèbre encore, et d'une orthodoxie fort scabreuse, c'est un traité sur l'unité divine. En théologie, il était élève d'Aga Seyd Mohammed Bydabady, et en philosophie il avait eu les leçons de Moulla Aly Noury. Il lui est arrivé l'aventure suivante : Un jour qu'il donnait sa leçon, un de ses élèves entra précipitamment dans la salle et s'écria que les ferrashs du roi remplissaient la rue. Moulla Abdoullah poursuivit le raisonnement qu'il avait commencé. Mais, bientôt, un domestique paraît et annonce que les ferrashs et les officiers se dirigeaient vers la maison. En effet, quelques instants après, le roi lui-même, avec les grands de l'empire, arrêtait son cheval devant la porte. Il mit pied à terre, et entrant seul dans la classe, alla s'asseoir dans un coin, après avoir engagé Moulla Abdoullah à continuer. Cependant lui-même ouvrait un livre, et prenait connaissance du passage commenté. La leçon finie, le monarque, qui l'avait écouté avec l'attention la plus soutenue (car Feth-Aly-Shah s'occupait personnellement de philosophie), demanda au professeur de lui indiquer les élèves les plus distingués. A tous ceux-là il fit distribuer immédiatement une certaine somme à titre de récompense, alloua des traitements pour tous les élèves, afin qu'ils pussent suivre sans distraction leurs études, et ayant fait un beau cadeau au professeur, il le quitta après l'avoir salué avec beaucoup de respect. Il est admis, en Asie, par tout le monde, que la science est au-dessus de tout, et si la pratique est loin de toujours répondre à cette théorie, on n'est pourtant jamais que charmé, on n'est jamais étonné de voir les souverains y rendre hommage.

En même temps que Moulla Abdoullah, enseignait Hadjy Mohammed Ibrahim Nakhshè-Fouroush, ou « le vendeur de peintures. » Il a fait preuve de vivacité d'esprit en métaphysique. Il s'est aussi distingué parmi les soufys. Il a été particulièrement étudié et commenté dans ces derniers temps par Aga Aly Téhérany, dans ses leçons au collège de la Mère du Roi. Moulla Aly Noury et Moulla Ismaïl furent ses maîtres

Aa Séyd Riza Laredjany. — Son enseignement a été fort suivi et estimé. Il était élève de Moulla Aly Noury. Il a été également l'objet des leçons et des travaux critiques d'Aa Aly Téhérany.

Moulla Mohammed Taghy Khorassany. — Versé dans les études théologiques et dans la philosophie, il a consacré sa vie à l'enseignement. Il était élève de Moulla Aly Noury.

Moulla Ibrahim Noudjournabady. — Excellent dans les différentes branches de la théologie, et également accompli comme métaphysicien. Élève de Moulla Aly Noury.

Moulla Bagher Feshendy, habile en théologie et en métaphysique, a surtout élaboré la théodicée, terrain dangereux pour les philosophes, et où les guette l'œil du clergé shyyte. Moulla Bagher Feshendy s'est tiré d'affaire en empruntant la phraséologie des soufys, et surtout en se couvrant de nombreuses citations de Djelaleddin Roumy, l'auteur du Mesnévy. Au fond il est avicenniste déclaré, comme son maître, Moulla Aly Noury.

Aga Séyd Gawwam Kazwyny, très versé dans la métaphysique, et même assez hardi, écrivait sous Feth-Aly-Shah, et ce roi, comme on l'a vu, autorisait et protégeait beaucoup les travaux intellectuels. Aga Séyd Gawwam jouit aussi de beaucoup d'estime comme théologien. Il a

même écrit un commentaire sur le Koran. Il s'était formé sous Moulla Aly Noury.

Moulla Rizay Tebrizy était fort habile en métaphysique. Il connaissait à fond les doctrines de Moulla-Sadra, et les a enseignées avec éclat. Il était éloquent. Son maître avait été Moulla Aly Noury. Il professa à Ispahan, au collège de la Grande-Aïeule.

Moulla Sefer Aly Kazwyny, habile traditionniste, a été aussi fort remarquable comme philosophe. Il a étudié sous Moulla Aly Noury.

Sheykh Sadray Tenkany. — Estimé comme théologien, il étudia la philosophie sous Moulla Aly Noury.

Mirza Selman Tebrizy. — Excellent métaphysicien et médecin très estimé, élève de Moulla Aly Noury.

Mirza Mohammed Hassan Neway, fils de Moulla Aly Goury. — Très apprécié comme philosophe et comme soufy, d'un esprit pénétrant, il se forma sous son père, et sous Moulla Mohammed Aly Noury pour la philosophie; mais dans toutes les autres branches de connaissances, ce fut son père seul qui l'instruisit. Aa Aly Téhérany a passé cinq ans à étudier auprès de lui le Ketab-è-Esfar, le Shewahed d'Avicenne, le Heyyat-esh-Shefa et le Ketab-Mefatih-algaïb.

Moulla Mohammed Hamzé, de Balfouroush, très habile en théologie et en philosophie, a écrit un commentaire sur les opinions de Moulla-Sadra, et réfuté les idées de Sheykh Ahmed Akhshany.

Mirza Aly Naghy Noury, fils de Moulla Aly Noury, élève en philosophie de son père et de son oncle, a laissé une réputation de grand savoir.

Moulla Abdoullah Goumshey, bon métaphysicien. Il a beaucoup enseigné.

La cinquième génération après Moulla-Sadra a compté parmi les philosophes les plus éminents :

Son Excellence le Hadjy Moulla Hady, de Sebzewar, qui vit encore aujourd'hui, âgé à peu près de soixante-dix ans. Il est tout à fait hors ligne. C'est un savant éminent, un érudit solide, un maître accompli dans les études métaphysiques, et dans tout ce qui tient aux hautes connaissances. Il a composé un grand nombre de commentaires sur les œuvres diverses de Moulla-Sadra. Il est élève de Moulla Ismaïl. Ce personnage jouit en Perse d'une considération sans égale, et il n'est pas de membres du clergé qui ne lui cède dans le respect qu'il inspire aux populations et même au gouvernement. Sa réputation de science est tellement étendue, qu'il lui vient à Sebzewar, son lieu de naissance, où il est rentré depuis longues années, pour n'en plus sortir, des élèves et des auditeurs partis de l'Inde, de la Turquie et de l'Arabie. Il appartient à une famille modeste, mais non dénuée de fortune, et de ce qu'il a hérité de son père, il a toujours vécu fort humblement sans avoir jamais cherché, par aucun moyen, ni le commerce, ni la poursuite des emplois, à augmenter son revenu. Il s'est absorbé dans l'étude. Sa coutume est, au commencement de chaque année, de recevoir de son fermier ce qui lui revient en espèces et en nature du produit de sa terre. Il met à part une certaine somme pour son entretien, en ayant soin de le calculer sur le pied le plus modique. Le reste, il le donne immédiatement aux pauvres, et ne reçoit jamais de cadeaux d'aucune nature ni de qui que ce soit. Chaque jour, à la même heure, avec une grande précision, rappelant en cela, comme sous d'autres rapports, la mémoire du professeur Kant, il se rend à la mosquée pour donner sa leçon

à ses nombreux élèves. Quand il paraît à la porte de sa petite maison, appuyé sur son bâton, la foule, qui l'attend, le salue avec une vénération profonde et l'accompagne jusqu'à sa chaire. Il y monte et parle au milieu d'un silence respectueux. Tout ce qu'il dit est écrit à l'instant par les auditeurs. On lui reconnaît une éloquence égale à la hauteur de sa doctrine. Sa leçon terminée, il rentre dans sa demeure, où, sauf quelques instants donnés au sommeil, et quelques instants plus courts encore employés à ses repas, d'une frugalité ascétique, il travaille et médite. Le peuple ne doute pas qu'il n'ait le don des miracles. Parmi ceux en assez grand nombre qu'on lui attribue, je citerai celui-ci. Il y a peu d'années, des cavaliers du gouverneur du Khorassan, venant de Meshhed pour se rendre à Téhéran, demandèrent à Sebzewar de l'orge pour leurs montures. Comme on ne voulait pas leur en livrer, ou que le prix qu'on en demandait leur semblait exagéré, ils prirent l'orge de force ; mais les chevaux refusèrent de manger. La population ne manqua pas de redoubler de clameurs contre les ghoulams, et de leur faire bien sentir que c'était le ciel qui châtiât leur brutalité. Les cavaliers, très surpris et plus effrayés encore, se rendirent à la maison de Son Excellence Hadjy Moulla Hady, et le supplièrent d'intercéder près de Dieu en leur faveur. Le Moulla, après leur avoir vivement reproché leur méchanceté et leur endurcissement, leur imposa de payer immédiatement l'orge volée, ce qu'ils firent sans hésitation. — Allez maintenant, leur dit-il, les chevaux mangent ! Et ils mangeaient, en effet. Le principal ouvrage de Hadjy Moulla Hady a été imprimé à Téhéran. C'est le *Shereh-menzoumeh*, ou « Commentaire sur le Poème. » L'ouvrage est formé de trois parties distinctes. D'abord un texte poétique, où les